





Leon. Maximil. Christine Princesse
de Stolberg née Comtesse de Reuss.



ZINGHA,
REINE
D'ANGOLA
HISTOIRE ABREGEE
EN DEUX PARTIES

ZINGHA,
REINE D'ANGOLA.

Partie II. *

1711

Les deux jeunes personnes
de leur différence, amou-
reuses l'une l'autre, elle les fai-
rent connaître devant elle, et les
connoître par un serment en
présence de Dieu.

Elle fut le sujet de l'ouvrage,
qui a été par la suite de sa vie
de sa vie, elle le fut aussi de
la mort, et de sa vie.

ETIENNE

REINE ET ANTOINE

les deux personnes de leur
Paris.

Paris de la première Paris.

Paris 1711



ZINGHA,
REINE
D'ANGOLA.

HISTOIRE AFRICAINE,
EN DEUX PARTIES.

PAR M. L. CASTILHON.

SECONDE PARTIE.

A BOUILLON,

Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXIX.

LINGHA,

REINE

D'ANGOLA.

HISTOIRE AFRICAINE,

EN DEUX PARTIES.

PAR M. L. CASTELNON.

SECONDE PARTIE.

A NOUILLOU.

Aux dépens de la Société Typographique.

M. DCC. LXXIX.



ZINGHA, REINE D'ANGOLA.

SECONDE PARTIE.

SI l'énormité des crimes & les excès les plus outrés de la dépravation pouvoient rendre heureux les tyrans, la cruelle & perverse Zingha n'auroit eu d'autre desir à former que celui de rassembler, s'il eût été possible, dans l'étendue de sa domination l'espece humaine entiere, afin de s'assurer que jamais les alimens ne manqueroient à sa férocité : car ses proscriptions, son fanatisme destructeur, le nombre presque infini de captifs & de citoyens dévoués aux enfers, & qui tomboient à chaque instant sous le glaive des Singhillos, de Run-lan & de ses compagnes, avoient déjà porté le coup le plus funeste à la population, & la Reine d'Angola eût fini par exterminer la race impie des Jagas, pour peu qu'elle

Partie II.

A 2

eût encore prolongé la durée de ses homicides fureurs. Mais des pensées affligeantes qui la tourmentoient sans cesse, & dont peut-être elle avoit cru pouvoir adoucir l'amertume à force d'inhumanité, arrêterent enfin le cours trop étendu de ses atrocités. Les disgraces qu'elle avoit essuyées, le sceptre qu'elle avoit perdu, les revers imprévus qui l'avoient obligée jadis de s'éloigner de Mapongo, l'espoir de recouvrer la couronne de ses peres, & de tirer la plus éclatante vengeance des outrages qu'elle croyoit avoir reçus, avoient ulcéré son cœur qui peut-être eût été généreux & compatissant, si la rigueur du sort, le malheur des circonstances, les projets de son ambition & la nécessité où elle étoit réduite de flatter le caractère des Giagues, n'eussent pas insensiblement accoutumé cette fiere princesse aux plus infernales noirceurs.

Mais en vain cette souveraine

étoit-elle parvenue à surpasser en barbarie & en scélératesse le plus féroce des Jagas ; en vain inspiroit-elle à son intrépide nation plus de terreur que ne put lui en inspirer durant son regne affreux l'antique Ten-ba-dumba ; vainement elle paroïsoit avide de carnage , toujours prête à frapper , à massacrer & à détruire ; elle n'avoit pu encore éteindre dans son ame la voix de la nature & de l'humanité ; voix puissante , & plus terrible aux tyrans qui affectent ou de la mépriser ou de la méconnoître , que les supplices mêmes inventés par la cruauté de ces dévastateurs. Plus émue , plus agitée par les reproches secrets de sa conscience, que les fables de la Lybie ne le sont par la violence des ouragans les plus impétueux, elle luttoit perpétuellement contre l'aiguillon du remords qui déchiroit son ame. L'inutilité même des efforts qu'elle faisoit pour

se dérober à la force & à la continuité des accusations de ce juge intérieur, ne seroit qu'à ajouter encore au trouble & à l'effroi de son imagination justement allarmée.

Son ambition exceptée, Zingha eût tout sacrifié au bonheur de goûter cette tranquillité d'esprit qu'elle avoit cru trouver dans la suprême autorité, & qu'elle avoit perdue en se livrant au crime: mais l'impossibilité où elle étoit de s'en imposer au point de vivre dans l'abyme du vice, aussi paisiblement qu'elle eût vécu dans le sein de la vertu; l'impossibilité où elle étoit d'éteindre dans des torrens de sang la lumière de la raison, flambeau perçant & plus cruel pour les ames criminelles, que celui des furies ne l'est aux scélérats dévoués à leur tyrannie, accroissoit la violence des foudres qui la dévorioient.

Triste, sombre, inquiète, tantôt Zingha s'abandonnoit au plus

vif désespoir , & tantôt honteuse des larmes que le repentir lui avoit arrachées , elle cherchoit à se distraire par des crimes nouveaux , du souvenir amer de ses atrocités passées. Quelquefois tendre & généreuse , elle déroboit aux supplices les malheureux qu'elle avoit condamnés ; mais plus souvent encore forcenée , éperdue , elle ne respiroit que le carnage & la désolation : l'effroi la précédoit , la terreur & la mort accompagnoient ses pas : toute société lui devenoit insupportable , & elle lui préféroit le silence de la solitude , quelque horrible qu'il fût à son cœur déchiré de remords. Abattue , tremblante , elle se fuyoit elle-même , se retrouvoit sans cesse , & traînant avec soi l'implacable vautour qu'elle nourrissoit dans son sein , la fureur peinte sur le front , on la voyoit errer , lançant au ciel & sur les hommes des regards menaçans , porter

ses pas vers les prisons où l'on retenoit les captifs, désigner les premiers qui se présentoient à elle, les conduire auprès des Dieux de la nation, les regarder, pleurer, les égorger & dévorer avec voracité leurs entrailles palpitantes. D'autres fois, à l'instant même où le poignard suspendu sur leur tête, elle alloit leur donner la mort, tout-à-coup elle s'arrêtoit, les regardoit d'un œil compatissant, rompoit elle-même les chaînes qui les lioient & leur rendoit la liberté. Souvent telle qu'une Bacchante, elle paroissoit en public, nue, les cheveux épars, le carquois sur l'épaule, & son arc à la main; la poitrine élevée, les yeux étincellans, on l'entendoit appeller à grands cris ses généraux, ses prêtres, convoquer précipitamment une assemblée générale, ordonner de la part des Dieux, de nombreux sacrifices, & défendre cependant d'immoler les

REINE D'ANGOLA. 9

viâtes avant qu'elle fût venue annoncer les décrets du deftin. Le peuple docile à fa voix s'afsembloit auffi-tôt ; toujours prompte à remplir des ordres fanguinaires , la barbare Run-lan paroiffoit à la tête des prifonniers de guerre deftinés à tomber fous les coups : tout étoit prêt ; pour inonder de fang les autels des divinités , on n'attendoit plus que Zingha : mais violemment entraînée par fa fureur & fes remords , Zingha ne fe fouvénant plus des décrets qu'elle avoit promis de publier , avoit été cacher fon défordre & fes pleurs dans la nuit du tombeau de Ten-ba-dumba , ou dans l'épaiffeur des forêts.

Là , feule & toute entiere aux horreurs de fa fituation , elle couroit & s'arrêtoit tour-à-tour , au gré de fon délire & de la véhémence des transports qui l'agitoient. Comme une formidable hyenne errante autour des cimetières , & qui cherche à fe nourrir de cadavres ,

au défaut d'hommes vivans & d'animaux qu'elle n'a pu trouver, glace par la férocité de ses regards, le voyageur tremblant à son aspect ; si d'un vol rapide une fleche vient lui percer le flanc, aussi-tôt le monstre s'élançe, remplit les airs du bruit de ses rugissemens, cherche son meurtrier en écumant de rage, & le premier objet qu'il rencontre sert de pature à sa voracité. Telle & plus cruelle encore dans les transports & le délire du désespoir, Zingha livroit son ame à l'inhumanité des conseils que lui suggéroit sa fureur irritée par l'inutilité des efforts qu'elle avoit faits pour étouffer ses remords. Malheur dans ce moment à quiconque, Gigue ou étranger, osoit être le témoin de son trouble & de ses larmes ! Plus funestes encore que les traits d'Apollon, ses fleches ne quittoient son arc que pour aller porter la mort dans le sein de tous

ceux contre qui la main de la Parque elle-même sembloit les diriger.

Mais à peine Zingha voyoit les malheureux qu'elle venoit d'immoler à sa rage, tomber & expirer, que la pitié succédant à sa rage une terreur soudaine s'emparoit de son ame, une sueur froide couloit de ses membres tremblans, ses soupirs, ses regrets, & ses gémissemens exprimoient le repentir qui pénétoit son cœur. C'étoit pour s'épargner de nouvelles noirceurs qu'elle s'étoit enfoncée dans le silence des forêts, & le crime étoit venu la chercher dans la solitude. Mais, soit que pendant la durée de ces accès de délire périodiques & fréquens, la Reine d'Angola eût répandu le sang de l'innocence, soit que sans recourir à de nouveaux assassinats, son farouche désespoir se fût exhalé en plaintes, en soupirs, en imprécations, son ame

étoit toujours également tourmentée , également en proie aux plus inquiétantes agitations.

Trop instruite , trop éclairée pour pouvoir se dissimuler l'horreur de sa conduite , mais aussi trop ambitieuse & trop fortement attachée à ses complots de vengeance pour renoncer à des noirceurs qui la rendoient seule plus redoutable que tous les monstres de l'Afrique réunis, Zingha flottoit perpétuellement entre le crime & le desir de retourner à la vertu, ou plutôt entre l'habitude du vice & le tourment de ne pouvoir arracher de son cœur les remords qui le flétrissoient. Inquiete, incertaine, elle étoit tour à tour impie & pénétrée de la crainte des Dieux, sacrilege & superstitieuse : elle inventoit, elle ordonnoit, ou pour braver le ciel, ou pour désarmer son courroux , des cérémonies absurdes, scandaleuses, révoltantes, & toujours sanguinaires.

Elles sont trop odieuses, ces barbares cérémonies, pour que je puisse consentir à les décrire ici, je craindrois d'offenser les mœurs si je me permettois de tracer, quoique d'après la vérité, d'aussi affreux tableaux. Je dirai seulement que l'une des institutions religieuses de Zingha consistoit à rassembler, soit de gré, soit de force, le plus de jeunes filles que les promesses réunies à la brutalité de ses satellites pouvoient en rassembler; ensuite dépouillées par les plus jeunes & les plus vigoureux des Singhillos, à qui toute licence étoit permise dans cette occasion, elles étoient placées & fortement liées sur les genoux des idoles. Là, ces prêtres cruels après avoir assouvi leurs infâmes desirs, les déchiroient à coups de fouet, pendant que Zingha, ranimant de la voix & des yeux la force des bourreaux, exhortoit ces jeunes malheureuses à

soutenir sans se plaindre, & quelquefois jusqu'à la mort, la brutalité outrée des cruels exécuteurs des ordres de leur souveraine.

Moins sévère à l'égard des Singhillos, Zingha qui connoissoit leur impudence & leur dépravation, les obligeoit à certains jours fixés par le culte Giague, de paroître tout nuds & une baguette à la main dans les places publiques; là, de se diviser, de courir de tous côtés, de frapper de leurs baguettes toutes les jeunes femmes ou filles qu'ils trouvoient sur leurs pas, & qui à leur exemple étoient à l'instant même obligées de se dépouiller & de suivre les Singhillos qui les avoient rencontrées, jusqu'à la forêt voisine, où bientôt ils se rendoient tous chacun suivi de plusieurs femmes nues, & où ils passoit la nuit dans la plus dégoûtante débauche. La première de ces femmes qui ensuite portoit des mar-

ques de fécondité , étoit impi-
toyablement sacrifiée aux Dieux ,
& son corps servoit d'aliment à
ceux d'entre les Singhillos qui pou-
voient avoir coopéré à sa fécon-
dité. Zingha que son âge mettoit
à l'abri des rigueurs de la loi, s'étoit
soumise à cette institution , & ne
manquoit point de sortir pendant
ces jours , & de se rencontrer sur
le passage des Singhillos.

Toutefois , ces horreurs , ces
abominations loin d'adoucir les
chagrins de Zingha , ne faisoient
au contraire qu'ajouter au poids
de ses remords , qui l'eussent à la
fin ou consumée , ou rendue entié-
rement furieuse , sans espoir de
résipiscence , si un nouvel affassi-
nat qu'elle ne méditoit pas , & que
les suites rendirent excusable , n'é-
toit venu fixer ses irrésolutions ,
l'arracher pour jamais au crime ,
& la déterminer à marcher désor-
mais dans la route de la vertu.

Run-lan qui ne prenoit d'autre intérêt à la situation & aux inquiétudes de sa souveraine, que celui de profiter de l'accablement où elle la voyoit pour régner avec empire sur les Jagas, & arracher de la foiblesse, de la superstition & de l'impiété de Zingha les ordres les plus inhumains, ne songeoit qu'à accroître par ses conseils & ses inspirations, le repentir & les fureurs de la Reine d'Angola, sûre de conserver son crédit & les rennes du gouvernement, tant que cette princesse se livreroit au crime, aux réflexions ameres du remords, & à l'abattement du désespoir. C'étoit dans ces perfides vues que Run-lan fertile, inépuisable en noirceurs, en atrocités, inventoit chaque jour des supplices nouveaux, des débordemens étranges, d'infâmes cérémonies, des superstitions cruelles, & les plus infernales institutions. C'étoit à elle que les Jagas devoient

voient la plus grande partie des loix religieuses ajoutées au culte établi depuis deux ou trois siècles par la célèbre Ten-ba-dumba : c'étoit à elle aussi que la Reine d'Angola devoit les plus affreux assassinats dont ses mains s'étoient souillées.

Témoin de la douleur, des soupirs & des pleurs de Zingha, Runlan, soit dans la vue de distraire sa souveraine, soit pour lui préparer de nouveaux repentirs, lui dit un jour qu'afin de faire diversion à sa profonde tristesse, elle avoit imaginé une délicieuse partie de plaisir pour la nuit suivante, dans le temple même, où seule elle devoit braver les forces réunies de douze d'entre les plus jeunes des Singhillos, & sur-tout la valeur éprouvée de celui qui jusqu'alors avoit montré le plus d'empressement à servir les amoureux desirs de Zingha qui, au reste seroit libre de prendre telle part qu'elle voudroit à cette

Partie II.

B

débauche, ou d'y assister seulement comme simple spectatrice.

Peut-être dans un autre temps Zingha eût écouté sans colere cette proposition : mais, soit qu'elle eût dévoilé la perfidie de Run-lan & son horrible caractère, soit que la jalousie enflammât son courroux, elle prit à l'instant même une résolution cruelle, & prononçant dans son ame l'arrêt de son odieuse rivale: » Tu m'y verras, dit-elle, Run-lan; tes plaisirs me distrairont de mes sombres pensées, tu ne te trompes pas: prépare toi à recevoir Zingha qui, sensible autant qu'elle doit l'être au spectacle que tu veux lui offrir, se dispose à t'accorder aussi le prix que sa juste reconnoissance te réservoir depuis longtems.

Ces paroles prononcées d'un ton à inspirer de la terreur à toute autre qu'à Run-lan, ne lui donnerent aucune défiance. Familiarisée dès sa plus tendre enfance avec les plus

féroces abominations , elle étoit fort éloignée de supposer qu'il y eût rien de repréhensible dans les excès de ses prostitutions , & il est vrai que c'étoit là l'une de ses moins criminelles occupations. D'ailleurs, la faveur distinguée dont elle jouissoit , & les confidences affreuses que Zingha lui avoit faites , ne lui permettoient pas de soupçonner dans l'ame de cette princesse du zele pour les mœurs.

Impatiente de goûter les flétrifans plaisirs de la satiété qui lui étoient promis , Run-lan , sans prévoir la tragique catastrophe qui devoit mettre fin à ses honteux débordemens , ne songea qu'à s'abandonner sous les yeux de sa souveraine , aux plus scandaleux excès , tandis que vivement ulcérée d'une impudence aussi outrée , Zingha ne pensoit qu'aux moyens les plus sûrs & les plus prompts de délivrer la nation Giague de cette effroyable furie.

Déjà depuis deux heures les voiles de la nuit couvroient l'Éthiopie, lorsque renvoyant sur la terre une foible partie de la masse de lumière qu'elle reçoit du soleil, la lune vint avertir Zingha de remplir la promesse trompeuse qu'elle avoit faite à Run-lan, ou plutôt, d'aller exécuter le projet de vengeance, ou l'acte de justice qu'elle avoit médité : c'étoit l'instant fixé par Run-lan elle-même à la Reine d'Angola, qui revêtue de tous les attributs de la souveraineté, accompagnée du général de ses armées, & suivie de ses gardes, dirigea ses pas vers le temple, observant le plus profond silence. A peine elle a donné le signal convenu entr'elle & sa rivale, que la porte du temple s'entr'ouvre; la Reine entre; le Singhillo qui l'attendoit, veut refermer, les gardes & le chef des armées poussent avec effort, pénètrent dans l'intérieur & jus-

ques dans le sanctuaire , où Run-lan , nue & entourée des complices de son libertinage , se livroit sans retenne à la brutalité de leurs desirs , & à ses goûts effrénés pour la licence & la prostitution.

A l'aspect inattendu de cette troupe armée , au feu de la colere qui brilloit dans les yeux de Zingha , les Singhillos épouvantés quittant leur sale proie , s'enfuient , se dispersent , & glacés par la crainte du châtement que leur impiété mérite , ils vont se réfugier aux pieds de ces mêmes idoles qu'ils viennent d'outrager. Run-lan seule intrépide à la vue du danger , & furieuse d'avoir été troublée dans le cours de ses débordemens , se leve , & jettant sur Zingha des regards pleins d'audace , elle alloit sans doute l'outrager , & pour justifier ses scandaleux excès , dévoiler , à la honte de sa souveraine , un infâme tissu d'horreurs &

de prostitutions, si Zingha prévenant ses reproches, ses injures & ses indiscretions, n'eût fait signe à l'un de ses gardes, qui d'un coup de cimeterre abattit la tête criminelle de Run-lan, dont la vile ame alla dans les enfers se réunir aux Euménides.

Depuis environ trente années Zingha se signaloit par des assassins, & chacun de ses jours, durant cet espace de temps, avoit été marqué par quelque action de barbarie, par un meurtre, ou le sacrifice de quelques malheureux: mais ses mains homicides ne s'étoient jamais teintes du sang de l'innocence, qu'elle n'eût aussi-tôt senti dans son cœur l'aiguillon du remords: le repentir avoit toujours succédé à ses crimes; il n'en fut pas de-même à l'égard de ce dernier acte de sévérité; le corps immonde de Run-lan séparé de sa tête, & nageant dans son sang, ne porta

ni trouble , ni regrets dans l'esprit de Zingha qui sentoit au contraire l'amour de la vertu , des mœurs , & de l'humanité renaître dans son cœur , à mesure que ses yeux satisfait de la juste punition qu'ils avoient dirigée , considéroient le cadavre de cette irréconciliable ennemie de toutes les vertus.

Zingha passa le reste de la nuit dans le temple , fit approcher les douze Singhillos , leur reprocha leur inconduite , leur licence effrénée , leur lâche hypocrisie , les menaçant des plus cruels supplices si jamais ils la contraignoient par leurs égaremens , leurs impostures ou leur dépravation , à réprimer leur audace & leur libertinage.

L'aurore commençoit à répandre sur les nuages l'éclat de ses couleurs , quand Zingha , suivie de ses gardes , & précédée du cadavre de Run-lan , qu'elle fit porter sur la place publique , rassembla les principaux Giagues , fit venir ses

ministres, les chefs de Singhillos, leur rendit compte de la perfide hypocrisie de Run-lan, de ses atrocités, & des crimes qui avoient attiré sur sa tête le châtement, trop doux pour sa scélératesse, qu'elle venoit de subir. Ensuite exhortant les Jagas à profiter de la terreur de cet exemple, à renoncer à la férocité de leurs mœurs, à leurs goûts détestables, & à la barbarie outrée de leurs anciens usages: » Ce sont les Dieux eux-mêmes, leur dit-elle, ô Jagas, qui m'ont guidée auprès de l'impie Run-lan, & qui m'ont ordonné de punir ses noirs ! Ce sont eux qui vous déclarent par ma voix que leur colere est appaisée ; que satisfaits des flots de sang que nos mains ont versés, ils proscrivent désormais nos sacrifices homicides, nos coutumes antropophages, & le meurtre de nos captifs. Obéissez au ciel, soumettez-vous à ses décrets, & que le

Le glaive des sacrificateurs reste dans son fourreau , jusqu'à ce que les Dieux aient remis à votre souveraine la nouvelle législation que leur bonté vous prépare ; jusqu'alors , ô Giagues ! la chair des animaux & les fruits de la terre seront vos alimens : jusqu'alors , nos prisonniers de guerre ne seront que nos esclaves & non pas nos victimes. Malheur à celui d'entre vous qui rebelle à ces ordres du ciel , osera les enfreindre ! l'impie périra d'une mort lente & douloureuse , chaque jour accablé des traits de ma vengeance , & chaque jour exposé aux plus affreux tourmens , jusqu'à ce que la mort , qu'il aura tant de fois implorée , vienne enfin terminer l'horreur de son supplice. Tremblez , indociles Jagas , s'il en est parmi vous qui méditent de rejeter les loix que je prescris ! les Dieux m'ont remis leur puissance , leur foudre est dans mes mains ».

Partie II.

C

Quelque révoltans que parussent ces nouveaux réglemens aux farouches Giagues , l'empire que donnoit à Zingha l'idée qu'ils avoient de sa divinité , de sa toute-puissance , étouffa leurs murmures ; ils se soumirent sans se plaindre : la crainte & la vénération qu'elle leur inspiroit , étoient telles qu'ils reçurent avec une joie apparente ces loix qu'ils abhorroient intérieurement , & qui leur paroissoient d'autant plus tyranniques , qu'elles contra-rioient leurs goûts , leurs penchans , leurs usages , leurs vices & leur attachement à l'inhumanité des anciennes institutions qu'ils regardoient comme sacrées.

Cependant la Reine d'Angola satisfaite du consentement des Jagas , ne songea plus qu'à réunir dans la législation qu'elle leur avoit annoncée , les principes & les préceptes les plus propres à adoucir leurs mœurs , & à leur inspirer la bien-

faisance & les vertus. Revenue elle-même de ses égaremens, elle ne s'occupa que du soin d'éclairer la nation qu'elle gouvernoit : ce n'étoit plus cette Zingha, barbare, sanguinaire, & toujours prête à surpasser en cruauté le peuple sur lequel elle régnoit par la terreur & la superstition. Ses crimes, ses assassinats, loin d'avoir jusqu'alors favorisé ses vues d'ambition & ses projets de vengeance, n'avoient fait au contraire que hâter ses disgraces. Irrités de sa férocité, les Portugais avoient envahi ses états, & elle étoit abandonnée de tous ses alliés; enforte qu'il ne lui restoit plus que les Giagues dont elle méprisoit la stupidité, & dont malgré la barbarie de ses actions, elle avoit toujours détesté l'infâme caractère.

Accablée par les pertes qu'elle avoit essuyées, cette fiere Princesse ne voyant plus d'autre ressource que celle de passer ses jours à la

tête d'un tel peuple, elle voulut du moins rendre utile à l'humanité le reste de son regne. Dégoûtée de crimes, & peut-être affoiblie par l'âge, car elle étoit déjà plus que septuagénaire, elle crut qu'il étoit temps encore d'effacer par la sagesse & les vertus de sa caducité les noirceurs de sa jeunesse. Les flots de sang qu'elle avoit fait couler, les victimes qu'elle avoit immolées, les complices de ses sales débauches qu'elle avoit livrés à Run-lan, & qu'elle avoit vu poignarder de sang froid, les enfans qu'elle avoit égorgés, les repas affreux qu'elle avoit pris; tous ces objets de terreur & de dégoût pénétoient son ame de repentir, mais invariablement déterminée à renoncer aux vices de son cœur, & à ses cruelles habitudes, ses remords mêmes rallentirent l'impétuosité naturelle de son caractère, & l'affranchirent désormais des tourmens

& des crimes auxquels elle s'étoit
 portée tant de fois dans les accès
 de son farouche défefpoir. Jadis
 Chrétienne, elle n'avoit pu oublier
 ni les préceptes de bienfaifance &
 d'humanité, ni les arrêts terribles
 prononcés contre les pervers par
 le divin inftituteur de cette religion;
 & ne pouvant fe rappeler fans hon-
 te d'avoir été pendant près de
 trente ans le fléau de tous les
 Chrétiens qui avoient eu le mal-
 heur de tomber entre fes mains,
 elle cefla de les perfécuter: elle or-
 donna même aux Giagues de s'abf-
 tenir de la chair des Portugais,
 des Hollandois, en un mot de tous
 les étrangers qu'ils prendroient, &
 fur-tout des prêtres & des moines.
 Zingha fit plus, elle defira d'a-
 voir auprès d'elle quelques-uns de
 ces mêmes prêtres qu'auparavant
 elle ne vouloit voir que pour af-
 fifter aux fupplices auxquels elle les
 avoit condamnés, ou pour les maf-
 facrer elle-même.

Le Vice-Roi de Portugal informé de la révolution inattendue qui venoit de se passer chez les Jagas, des progrès que les mœurs, la modération, l'amour de la sagesse & les vertus sociales faisoient chez cette nation sauvage, corrompue, antropophage jusqu'alors, & du grand changement qui s'étoit opéré dans la conduite & le caractère de Zingha, députa vers cette souveraine quelques capucins établis à Loando San-Paulo, espérant qu'ils seroient favorablement accueillis; il ne se trompa point; la Reine de Giagues les reçut avec bonté, & ne leur refusa rien de ce qu'ils lui demanderent lors de la premiere audience. Enhardis par ce succès inespéré, les bons capucins abusèrent avec fort peu d'intelligence des bontés & de la douceur de cette souveraine: ils entamerent dans la seconde visite un sujet qui eût été très-dangereux

pour eux, si la Reine d'Angola eût conservé dans son ame son ancien goût pour la férocité; ou même, si arrivant quelques mois plus tard, ils ne fussent point venus dans ces premiers jours de zele, où Zingha soutenue par sa ferveur, ne cherchoit qu'à dompter sa fierté, son orgueil, à triompher de ses penchans; car, il faut avouer qu'il y eut plus d'amertume & d'indiscrétion que d'adresse & de charité dans les discours de ces religieux qui, sans égard & même sans beaucoup d'honnêteté, lui reprocherent durement, au milieu de sa cour, son apostasie, ses meurtres, & la menacerent de l'exécration des hommes, de la haine du ciel, & des vengeances éternelles si elle persistoit dans ses passions & dans ses crimes. Zingha, malgré la résolution qu'elle avoit prise d'être désormais aussi douce & aussi modérée, qu'elle avoit été violente &

cruelle, ne put entendre ces reproches & la hauteur de ces menaces sans frémir d'indignation; elle balança quelque temps, incertaine, & délibérant si elle puniroit ces propos audacieux, ou si elle résisteroit au desir de vengeance qui enflammoit son cœur. Elle ne s'arrêta qu'avec effort à ce dernier parti; & la victoire qu'elle venoit de remporter sur elle-même lui arrachant des larmes, elle soupira, & regardant le ciel: » Maître des trônes & des Rois, dit-elle, Être suprême, ô vous dont les Chrétiens adorent la bienfaisance & la douceur! ne seriez-vous sévère, impitoyable que pour Zingha, moins criminelle encore, qu'elle n'est infortunée? Jugerez-vous avec sévérité une reine malheureuse, qui n'a été cruelle & inhumaine que parce que ses lâches ennemis l'ont offensée avec indignité, & parce que d'accord avec

ses ennemis, le sort injuste lui a ravi ce qu'il y avoit pour elle de plus précieux sur la terre? Vous, qui sans respecter mon rang & ma puissance, mes droits, ma sensibilité, osez me condamner, & me parler sur un ton menaçant, je veux bien excuser votre imprudence, & m'abaisser même jusques à me justifier. Je sais que ma situation est pénible & plus affligeante que vous ne le pensez: mais enfin, est-ce ma faute, si vous me trouvez réduite dans cet état vraiment inquiétant? Est-ce ma faute, si malgré les remords qui m'accablent & me déchirent, je me suis vu forcée de persister dans l'exécrationnable cours de mes atrocités? Jamais, Prêtres trop prompts à accuser, & trop sévères dans vos condamnations! jamais je n'eusse été cruelle, scélérate, si respectant ma couronne & les droits de ma naissance, les Portugais n'eussent point

soulevé contre moi mes sujets, s'ils n'eussent point usurpé mes états & renversé mon trône. Je me perds, dites-vous, & mes mains homicides ont creusé sous mes pas l'abyme des enfers. Je le fais, & c'est là l'unique cause de mes peines, de mes chagrins, de mes douleurs: mais ceux qui m'ont ravi mon patrimoine, ceux qui m'ont arraché le sceptre de mes peres, ne sont-ils pas les auteurs de ma perte, & ne méritent-ils pas de tomber dans le même abyme? Contre la générosité naturelle de mes sentimens, & contre la douceur de mon caractère, je suis devenue inhumaine, barbare, & si vous voulez, un monstre de férocité. Eh quoi! ne sont-ils pas plus féroces que moi, ceux qui à force d'outrages & d'usurpations ont irrité ma colere, & pénétré mon ame du feu de la vengeance. J'ai apostasié, & ce crime est à vos yeux épou-

vantable, irrémiffible. Je fais, comme vous, tout ce que cette démarche a de repréhensible; mais n'est-ce point encore aux Portugais & non à moi qu'elle doit être attribuée? Car enfin, ne faut-il pas qu'on que je devienne un objet de mépris pour la nation que je gouverne, ou que je continue d'errer jusqu'à ce que mes usurpateurs m'aient restitué mon rang & mes états? Apprenez, ô vous qui ajoutez l'insulte à l'amertume de ma situation! apprenez que je souffre mille fois plus que n'ont souffert sous mon poignard ces malheureux que j'ai sacrifiés, puisque ennemie du carnage, je me suis vu forcée de recourir, pour me mettre à l'abri des attentats de mes persécuteurs, au meurtre & aux assassinats. Toutefois, quelque fondées que soient les plaintes que j'ai à former contre vos concitoyens, allez leur dire de ma part, que si je puis me dé-

gager des fers qui m'enchaînent
au trône des Giagues, fans pour
cela descendre du rang où le sort
m'a placée, que si le sceptre d'An-
gola m'est rendu, alors je donne-
rai aux Portugais ma foi royale,
que non-seulement je me hâterai
de rentrer dans le sein du catho-
licisme, mais que je ferai même tout
ce qui dépendra de moi, de ma
puissance, de mon zele, pour que
vous puissiez étendre la lumiere de
l'évangile sur toutes les terres de
ma domination.

Quelque candeur qu'il parût y
avoir dans ces promesses & les lar-
mes de la reine des Giagues, les
capucins qui ne s'attendoient point
à trouver autant de résistance dans
une femme de cet âge, & qui
s'avouoit elle-même coupable &
abattue sous le poids des remords,
comprirent qu'il n'y avoit presque
rien à espérer de sa conversion;
& ne jugeant point à-propos de

l'irriter une seconde fois par d'indiscrettes menaces, ils prirent congé d'elle après avoir, dirent-ils à Loando, refusé les riches présens qu'elle leur avoit offerts.

Le Vice-Roi connoissoit les desirs de vengeance que la Reine d'Angola nourrissoit dans son cœur; il ignoroit l'avilissante chaîne qui l'avoit unie à Dron-co, les tentatives de ce Caffre audacieux auprès du Méni de Congo, la réponse outrageante que cette princesse offensée avoit faite aux offres de ce souverain: le gouverneur de Loando ne connoissoit que le grand intérêt que cet empereur avoit d'éloigner les Portugais des frontieres de son empire, & jugeant nécessaire de s'assurer de sa fidélité, il rassembla, dans la vue de l'empêcher de s'unir à Zingha, une puissante armée, & fit ensuite annoncer au Roi de Congo, que s'il vouloit prévenir la ruine totale de ses

états , il eût à réparer tout le mal qu'il avoit fait aux Portugais , en s'alliant avec les Hollandois.

Quoique cette alliance n'eût jamais existé , & que le Méni de Congo n'eût songé dans aucun temps à insulter les possessions des Portugais qui n'avoient eu aucune guerre offensive ni défensive à soutenir contre lui ; ce Prince cependant intimidé par ces menaces , promit de réparer tous les dommages qu'on jugeoit à propos de lui imputer , & de donner à la nation portugaise toutes les satisfactions qu'on voudroit exiger de lui. Alors le Vice-Roi envoya l'un de ses plus habiles ministres à Zingha , pour lui offrir une paix éternelle & l'amitié des Portugais , pourvu qu'elle abjurât les dogmes affreux des Giagues , & qu'elle se hâtât de rentrer au sein de l'église. Zingha répondit aux députés du gouverneur de Loando , qu'elle con-

sentoit volontiers à ces propositions, pourvu toutefois qu'elle fût rétablie dans ses possessions héréditaires; mais comme elle prévoyoit que ces conditions ne seroient pas acceptées, à moins qu'elles ne fussent appuyées par la force, elle garda son armée, & ne discontinua point les hostilités, quoique le Vice-Roi ne cessât de lui représenter, soit par les missionnaires qu'il lui envoyoit, soit par les pressantes lettres qu'il lui adressoit, les motifs de religion qu'il croyoit les plus propres à la persuader.

Plus éloquents que ces missionnaires zélés, & que ces édifiantes lettres, les réflexions de Zingha agissoient plus efficacement que tout ce qu'on eût pu faire pour l'émouvoir & la convaincre. Le remords de sa vie passée opéroit fortement sur son cœur. Ce n'étoit plus cette Reine barbare, altérée du sang des hommes: c'étoit une femme sensi-

ble , en proie au repentir. Ce changement fut si grand que les principaux Giagues murmuroient hautement de son humanité. Pour calmer cette fermentation qui , eût été infailliblement suivie de quelque funeste catastrophe , Zingha dans l'effroi que lui inspiroit l'orage qui se formoit contre elle , se crut indispensablement obligée de recourir à l'usage infernal des Giagues , lorsqu'ils ont à prouver leur attachement à la férocité nationale ; c'est-à-dire , qu'elle sacrifia à la religion du pays un nombre très-considérable d'enfans mâles , qu'elle massacra impitoyablement devant le peuple assemblé.

Le Vice-Roi instruit de cet acte de cruauté , mais informé aussi des motifs qui avoient engagé la Reine à cet horrible sacrifice , feignit de l'ignorer , & lui envoyant une ambassade solennelle avec de riches présens , il lui proposa une alliance

ce

ce offensive & défensive , à des conditions si flatteuses pour Zingha , qu'elle ne balançoit plus à rendre toute sa confiance à la nation Portugaise. Un événement singulier hâta , lit-on dans les Mémoires du P. Antoine , la conversion de cette Reine. Les Giagues , après un combat opiniâtre , ayant remporté la victoire , & mis les ennemis en fuite , les vainqueurs s'emparèrent de tout ce qu'il y avoit dans le camp des vaincus : un soldat Giague prit un crucifix d'argent , & alla le présenter à son Général ; celui-ci regardant ce présent avec mépris , ordonna au Giague d'aller dans la forêt voisine jeter ce crucifix dans une fondrière , afin qu'il ne fût plus retrouvé. Le soldat obéit ; mais le Général des Jagas réfléchissant , pendant la nuit , à l'ordre qu'il avoit donné , se sentit , pour la première fois , & sans en pénétrer la cause , le cœur déchiré

Partie II.

D

de remords ; il se repentit amérement d'avoir traité avec tant d'indignité la représentation du Dieu des ennemis. A peine le jour eut paru, qu'il ordonna à quelques Officiers d'aller au plus vite dans la forêt chercher l'image qu'il y avoit fait jeter. On obéit ; le crucifix fut retrouvé & rapporté au Général qui, après lui avoir fait rendre par toute son armée les plus grands honneurs, le présenta à la Reine : » Voilà, lui dit-il, le Dieu que vous servîtes autrefois ; un soldat qui fut fait prisonnier hier, me le présenta ; je le traitai avec mépris, & il s'est cruellement vengé par les remords qu'il a fait naître dans mon amé ». Zingha répandit quelques larmes : » Oui sans doute, dit-elle au Général de son armée, c'est là le Dieu que j'eus le bonheur de connoître, & que mes lâches passions m'ont fait abandonner. Vous qui ignoriez sa puis-

fance, jugez par les remords que vous inspire votre faute, de l'excès de mon repentir : mais il est temps encore, si non de réparer entièrement, du moins de diminuer l'énormité de mes crimes. Il y a plusieurs Chrétiens dans mes états ; il faut pour nous les attacher, accorder des honneurs à leur Dieu ; ainsi, allez dire à mon peuple qu'on ne soit point surpris des respects que je veux que l'on rende à cette image. Aussitôt la Reine des Giagues fit ranger son armée dans une plaine, au bout de laquelle étoit une petite tour qu'elle érigea en chapelle, & qu'elle fit orner très-richement : elle s'y rendit ; le crucifix y fut solennellement porté au bruit du canon & au son de tous les instrumens de guerre. A la porte de la chapelle, Zingha reçut le crucifix, se prosterna devant lui ; alla le placer sur l'autel ; & jura publiquement de punir, avec sévérité, quicon-

que manqueroit désormais de respect à cette image du Dieu crucifié. Les Giagues s'apercevant de la conversion de la Reine au Christianisme, devinrent furieux: ils méditoient déjà de la renverser du trône, & de la massacrer, lorsque, dans la vue d'arrêter leurs complots, elle fit placer l'urne qui contenoit les cendres de son frere, auprès du crucifix, afin, dit-elle, aux Giagues, de pouvoir plus commodément continuer de consulter l'esprit du feu Roi son frere. Les Chrétiens scandalisés de cette idolatrie, murmurèrent hautement. Zingha se voyant condamnée par les deux partis qu'elle desiroit de ménager, imagina pour les appaiser l'un & l'autre, un nouvel expédient. Les chefs des Giagues président à deux conseils, l'un composé de quatre membres, pour les affaires civiles, & l'autre de Singhillos, ou Prêtres, pour les affai-

res religieuses. Ces Singhillos sont comme on a eu plusieurs fois occasion de s'en convaincre dans le cours de cette histoire, des fourbes qui, pour de l'argent, disent de la part du ciel tout ce qu'on veut qu'ils disent; & tout ce qu'ils prononcent, est regardé par le peuple comme autant de décrets célestes. Zingha dit au conseil civil que l'esprit de son frere l'ayant informée des mauvaises dispositions des Giagues & des Chrétiens à son égard, son dessein étoit de consulter, suivant l'usage pratiqué dans les plus pressantes occasions, les mânes de ses ancêtres, afin de savoir si le ciel vouloit qu'elle reçût le Dieu des Chrétiens, ou qu'elle le bannît pour jamais du pays.

Le conseil civil supposant que les Singhillos ne manqueroient pas de proscrire le Christianisme, applaudit aux intentions de Zingha; mais il fut trompé dans son at-

tente : après de nombreux sacrifices humains pratiqués en semblable occasion, les Singhillos déclarèrent que le ciel ordonnoit aux Giagues de respecter & d'adorer le Dieu crucifié des Chrétiens.

Afin de donner plus de poids à ce grand changement, Zingha qui avoit à craindre dans ces instans critiques une révolution, avoit eu soin de faire ranger son armée devant le lieu où les Singhillos se tenoient assemblés. Lorsque ceux-ci eurent fait parler le ciel, Zingha sortant d'un air tranquille & satisfait, s'avança à la tête de l'armée, & lançant une fleche à une prodigieuse distance :
» Peuple Giague, s'écria-t-elle, j'ai assez longtemps respecté vos usages barbares ; je ne me suis que trop longtemps baignée, pour vous plaire, dans des flots de sang humain. Le Dieu que j'adore est doux ; il déteste le meurtre, il abhorre

l'impiété : je veux l'adorer seul ; quel d'entre vous oséra me blâmer ? Vous connoissez la force de mon bras ; quel d'entre vous seroit assez audacieux pour tâcher de lutter contre moi ? » A ce discours, le peuple étonné battit des mains, & ses chefs s'écrierent : « ô Reine puissante, invincible, remplissez vos desseins, aucun de vos sujets ne vous résistera ». Zingha s'avancant vers une éminence, s'y plaça, & parla en ces termes : « Vous connoissez ma force & mon intrépidité : si mes ennemis ont toujours redouté ma valeur ; si je vous ai vu vous mêmes, ô fideles sujets, exposer votre vie pour seconder mes entreprises, & me donner les preuves les plus marquées d'attachement & de zele ; pourquoi refuseriez-vous en ce jour d'applaudir à la plus glorieuse de mes actions, à la paix sainte & éternelle que je veux vous

procurer ? Mes yeux ont souvent ,
après la victoire, parcouru le
champ de bataille, & j'ai tou-
jours vu mes triomphes achetés
par des torrens de sang. Chacun
de mes succès m'a coûté l'irrépa-
rable perte d'un nombre infini de
sujets. O mon peuple ! le Maître
du ciel, non ces Dieux sanguinaires
que vous servez, mais ce Dieu pai-
sible des Chrétiens vient d'éclair-
rer mon ame : il m'ordonne de me
lier par une paix durable avec les
Portugais, & je souscris avec re-
connoissance à ce décret de bien-
faisance. Oui, je veux vous don-
ner la paix, à vous qui n'aimez
que la guerre, le meurtre, le car-
nage. J'abhorre les dogmes affreux
que je n'ai que trop longtemps
suivis ; dogmes qui par mes mains
ont causé la mort à tant de mal-
heureux ! Je déteste, j'abhorre la
secte impie de vos Prêtres, je la
proscris de toute l'étendue de ma
domination.

domination. Et vous, que votre férocité naturelle a rendus si volontairement les esclaves & souvent les victimes de mon caprice & de ma barbarie, je vous conjure & vous exhorte de suivre mon exemple, & de recevoir à la place de vos fêtes impies, les préceptes sacrés de l'évangile. Si parmi vous il reste quelque homme endurci qui refuse d'adopter cette douce religion, qu'il quitte mes états; qu'il m'abandonne; je ne lui ferai point de mal, je le protégerai dans sa retraite, & plaindrai son aveuglement ».

Zingha, malgré l'assurance avec laquelle elle venoit de prononcer son abjuration, étoit fort peu tranquille; le silence de l'armée l'étonnoit, & plus encore le goût effréné des Giagues pour le sang humain. Cependant elle eut à peine cessé de parler, qu'il s'éleva un murmure d'approbation de tous les

rangs de l'armée, surprise & transportée de la majesté de Zingha de sa mâle assurance & de l'intrépidité qu'annonçoient ses regards & ses expressions. Au plus léger signe d'inquiétude, d'embarras ou de crainte elle eût vu se soulever contre elle ces mêmes soldats qui lui jurèrent tous l'attachement le plus constant, soit à son trône, soit pour la religion qu'elle vouloit leur persuader d'embrasser. Les peuples les plus sauvages, comme les nations les plus policées respectent l'autorité des Rois, lorsqu'elle est soutenue par la fermeté du courage.

Zingha se hâta de faire part de cet heureux événement au Vice-Roi de Portugal, auquel elle fit demander l'amitié de son maître, la liberté de la Princesse Bar-ba, sœur de Zingha, & quelques capucins missionnaires, afin qu'elle pût faire entre leurs mains une plus so-

lemnelle abjuration. Toutes ses demandes lui furent accordées : les Portugais qui se flattoient que Zingha convertie renonceroit plus aisément au sceptre d'Angola, lui députerent le capitaine Emmanuel Floris. Mais celui-ci ayant témoigné à Zingha que ses compatriotes espéroient qu'elle se démettroit de toutes ses prétentions au trône qu'elle avoit occupé; Zingha le regardant avec des yeux pleins de colere, lui déclara que si telles étoient les intentions du Vice-Roi, elle lui juroit dès cet instant une guerre éternelle. Floris n'insista point, il sortit & envoya vers cette Reine le Pere Antoine de Gaëte, capucin fort intelligent, & aussi distingué par les succès des diverses négociations dont il avoit été chargé, que par le zele de ses travaux apostoliques. Son assiduité aux fonctions les plus pénibles de son état & son expéri-

ence dans les affaires lui avoient procuré les emplois les plus éminens, & il s'en étoit acquitté avec tant d'intelligence, que, regardé avec raison, comme un des plus utiles sujets du Roi de Portugal, il avoit toute la confiance du conseil de Loando, l'estime & l'amitié du Vice-Roi. Rien ne paroissoit épineux au Pere Antoine, son zele & son activité ne connoissoient point d'obstacles, ou du moins, il n'y en avoit pas que sa constance & son adresse ne parvinssent à surmonter. Les périls les plus effrayans ne l'intimidoient pas, & par tout où il y avoit des hommes, il étoit assuré de trouver des amis. Il avoit pénétré jusques dans les contrées les plus intérieures de la Caffrerie, & il n'avoit pas craint de séjourner dans les bourgades les plus barbares & les plus indociles au joug de la foi. Les Noirs les plus cruels ne résistoient point à sa candeur & à la

douce persuasion qui couloit de ses levres ; il avoit eu l'art d'inspirer aux nations les moins susceptibles de mœurs, les vertus sociales. Attirés, convaincus par la force de ses exhortations, les plus sauvages se rassembloient & recevoient avec reconnoissance les loix que leur donnoit ce bon religieux qui, pour les humaniser encore davantage, leur apprenoit ensuite les arts les plus nécessaires à la vie. L'amour de la religion & le desir d'en étendre la lumiere n'étoit point, comme je l'ai dit, la seule qualité qui caractérisât le P. Antoine de Gaëte; il avoit une adresse singuliere à manier, toujours à la satisfaction de tous les partis, quelqu'opposés qu'ils fussent, les affaires les plus difficiles, & il n'étoit pas moins homme d'état qu'excellent missionnaire. On ne parle encore de lui à Loando, qu'avec admiration, & l'on raconte mille faits qui prou-

vent qu'elle fut la supériorité de ses talens, & sur-tout de sa vigilance, de sa fermeté, ou de sa souplesse, suivant les circonstances. Les membres du conseil étoient-ils divisés dans leurs vues ou leurs opinions, & les haines particulieres menaçoient-elles la patrie de dégénérer en factions séditieuses? Le P. Antoine de Gaëte ramenoit d'un seul mot, le calme dans les esprits, & engageoit par la force & la vérité de ses raisonnemens, les citoyens les plus désunis à se rapprocher les uns des autres, & à travailler de concert au bien de la cause commune. Le Vice-Roi de Portugal informé plusieurs fois des confédérations que des peuples voisins avoient formées contre sa nation, députoit aussitôt vers eux le Pere Antoine, dont la présence & les discours dissipoient sans effort les ligues les plus formidables, tant il possédoit l'art de se concilier l'es-

time, le respect & l'amitié de tous ceux qui l'entendoient, & des ennemis mêmes les plus envenimés de ses concitoyens.

Il y avoit environ vingt années que la Reine d'Angola avoit eu occasion de connoître ce capucin à Loando, & elle avoit conçu pour lui la plus profonde vénération. Depuis ce temps, le Pere Antoine de Gaëte, quoiqu'éloigné de cette souveraine, avoit conservé sur elle un tel empire, qu'elle ne pouvoit songer à lui sans se sentir pénétrée d'estime & de respect pour ses vertus, & d'admiration pour ses rares qualités. Dès qu'elle fut que c'étoit le P. Antoine que le conseil de Loando lui envoyoit, son cœur tressaillit de joie, & elle avoua que cette nouvelle étoit pour elle aussi flatteuse qu'auroit pu l'être le sceptre même d'Angola, si on fût venu lui annoncer que les Portugais consentoient à le lui restituer. Zinghare-

çut le P. Antoine à la tête de son armée, environnée de toute sa cour; elle lui fit rendre les honneurs les plus distingués, & allant elle-même au devant de lui: » Saint Prêtre, lui dit-elle, ce jour sera pour moi l'un des plus heureux de ma vie; béni soit à jamais celui qui vous envoie pour me reconcilier avec l'Être unique & suprême, & pour rendre à mon cœur la paix & la tranquillité! Après ces mots, la Reine des Giagues prenant la main du missionnaire, le conduisit dans son palais, s'assit sur son trône, fit asseoir le Pere Antoine à sa droite, l'Ambassadeur Floris à sa gauche, & les Officiers de la cour debout à l'extrémité de la chambre. Ce capucin donna dans cette occasion de grandes preuves de son intelligence: en effet, il eut l'adresse, sans offenser la sensibilité de Zingha, de la déterminer à céder son royaume au Roi de Portugal. La



Princesse Bar-ba arriva , & fut reçue avec la plus grande magnificence ; Zingha alla au devant d'elle , se jetta à ses pieds , la remercia de ses bontés , & la pressant contre son sein , répandit un torrent de larmes. Il y eut à ce sujet des fêtes somptueuses qui durèrent huit jours.

Mais ces fêtes n'exprimerent que l'amitié des deux sœurs , l'allégresse publique , & le tendre intérêt que les Jagas prenoient au bonheur de leur souveraine & à la joie naturelle des deux princesses. La licence , la débauche & le libertinage furent bannis pour la première fois des divertissemens & des jeux auxquels les Giagues se livrèrent sinon avec beaucoup de modération , du moins , sans indécence & sans inhumanité. Le fanatisme & la superstition ne souillèrent point ces fêtes par la férocité des anciennes institutions. Le temple des idoles

resta fermé, les Singhillos furent délaissés, le sang ne ruissela point, & les prisonniers de guerre ne furent point placés sous le couteau des sacrificateurs; de ferventes prieres pour la prospérité de la Reine, & des vœux adressés dans la chapelle de Metomba, au Dieu des Chrétiens, furent les seules pratiques observées par les Giagues dans cette occasion. Ils imitoient autant qu'il étoit en eux, la douce piété de Zingha qui ne paroissoit s'occuper que des intérêts sacrés de la religion, & du soin de répandre dans sa cour & parmi tous ses sujets la lumiere de l'évangile. Dans cette vue, elle fit publier les plus sages réglemens, réforma beaucoup d'abus, introduisit de nouvelles coutumes, & d'après les avis du Pere Antoine de Gaëte, éloigna sous différens prétextes des dignités & des honneurs, les Singhillos les plus obstinément attachés

à la barbarie de l'ancien culte. Son conseil ne fut plus composé que de Catholiques, & l'on ne parloit à sa cour que des moyens de rendre le Christianisme la religion dominante dans le pays. Afin de préparer le peuple à cette grande révolution, Zingha se hâta de faire construire une église dans sa capitale. Tous ses esclaves & même ses soldats travaillèrent à la construction de ce bâtiment qui fut dédié à la Vierge, & qu'on appella depuis l'église de Sainte Marie de Metomba. Ce fut là que furent baptisés, à l'exemple de la Reine, & par les mains du Pere Antoine, une foule de Giagues qui jurèrent sur l'évangile de ne jamais retomber dans l'idolâtrie.

Quelques jours après cette solemnité, Zingha fit publier un édit par lequel elle défendoit, sous peine de la vie, à tous ses sujets d'invoquer les démons, & de sa-

crifier aux idoles ; elle défendoit aussi aux femmes grosses d'exposer leurs enfans , & plus sévèrement encore de les immoler , leur ordonnant au contraire de les faire baptiser aussi-tôt qu'elles les auroient mis au monde : cet édit renouvelloit avec beaucoup de force la défense qui avoit été faite depuis quelques mois , & assez inexactement observée , de l'usage antropophage que l'on avoit fait jusqu'alors de la chair humaine. La loi fut rigoureusement exécutée , & tous ceux qui la transgresserent furent découverts par les espions de Zingha , & sévèrement punis.

Il restoit encore quelques anciens usages à réformer , tels que la pluralité des femmes & l'esclavage des vassaux. Plus nuisibles qu'utiles , ces usages devoient être abrogés sans doute ; mais les moyens que Zingha prit pour engager les Giagues à y renoncer d'eux-mêmes , ne

furent point auffi généralement approuvés qu'elle s'en étoit flattée , & il faut avouer que les motifs qui la guiderent, ne paroiffent pas tout-à-fait défintéreffés. Quelques mois avant l'arrivée du P. Antoine de Gaëte , un jeune homme d'une rare beauté , d'une taille d'Alcide & de la plus agréable figure , étoit venu fe réfugier à Métomba ; il avoit imploré la protection de la Reine d'Angola , qui n'avoit pu voir fans émotion un tel fuppliant à fes pieds : elle l'avoit reçu avec bonté , lui avoit accordé fa protection ; & le jeune étranger s'appercevant de l'impreffion qu'il faisoit fur le cœur de la Reine , profitoit avec beaucoup d'adrefse des fentimens qu'il lui avoit inspirés. Salvador, c'étoit le nom de ce jeune homme , étoit le fils d'un efclave fugitif de Loando ; mais fa beauté , fes graces réparoient aux yeux de Zingha l'obfcureté de fa naiffance ; il étoit en-

treprenant , hardi , fier , rempli d'amour-propre , & ces qualités mêmes le rendoient encore plus cher à la Reine d'Angola , auprès de laquelle il n'avoit qu'un rival à combattre , l'ambitieux Y-venda , Général des Giagues , guerrier illustre par sa valeur , & qui depuis plus de cinquante années , remplissoit l'Éthiopie entière du bruit de ses exploits. Y-venda , qui ne connoissoit que les fureurs de la guerre , le tumulte des armes , la cruauté de la vengeance , Y-venda , qui touchoit aux derniers jours de la vieillesse , étoit inaccessible aux douceurs de l'amour , & Zingha presque aussi âgée que lui , n'étoit rien moins que propre à inspirer une véhémence passion : mais les honneurs militaires enflammoient sans la satisfaire l'ambition extrême d'Y-venda qui , pour régner avec empire sur les Jagas , n'avoit plus à franchir que le petit espace qui le

féparoit du trône. Environnée de nations ennemies, & commençant à craindre les langueurs & les infirmités de la vieillesse, Zingha, pour soutenir jusqu'à la fin de sa carrière le poids de la couronne, étoit intéressée à s'attacher le chef de ses armées, dont elle connoissoit les vertus, & dont le mécontentement pouvoit causer les plus funestes révolutions. Les projets d'Yvenda étoient vivement appuyés par les vœux des Jagas, & la Reine d'Angola n'avoit pour se débarrasser de ses soins pressés, de ses demandes & de ses importunités, qu'à fonder son refus sur son âge avancé : mais le jeune Salvador ne laissoit point à Zingha qui eût été son ayeule, la liberté de penser qu'elle étoit à la veille de tomber dans la caducité : enflammée du desir de posséder ce jeune homme, elle imagina un moyen qui lui parut heureux, de satisfaire

sa passion, sans irriter Y-venda, ni les Giagues; ce fut de s'allier, sans l'épouser pourtant avec ce vieux guerrier, & de choisir en même temps Salvador pour époux: l'usage de la pluralité des femmes qu'elle vouloit proscrire, fut le prétexte qu'elle prit pour former cette double union. Ainsi pour réprimer cet abus, la Reine d'Angola prétendant que sa qualité de souveraine des Giagues lui imposoit l'obligation de donner l'exemple à ses sujets, elle se maria solennellement avec Salvador, & contraignit sa sœur Bar-ba qui n'étoit guere moins vieille qu'elle, à donner sa main à Y-venda. Zingha dissimula avec tant d'adresse les vrais motifs qui la faisoient agir, que le P. Antoine ne put se dispenser de trouver ce mariage très-édifiant, quelque ridicule qu'il parut aux Jagas. Bar-ba ne fut pas plus contente des liens qui l'unissoient à Y-venda qui,
peu

peu jaloux de la conquête de Salvador, ne se vit pas plutôt beaufrere de la Reine, que devenant, suivant l'usage des ames basses & grossieres, lorsque le sort les favorise, insolent & injuste, il maltraita cruellement son épouse, à laquelle Zingha ne promit pour toute consolation, que de ne plus se mêler de faire des mariages. Cependant elle réussit à proscrire entièrement la polygamie : elle eut plus de peine à faire consentir les Seigneurs à adoucir la condition de leurs vassaux : mais le peuple étoit pour elle, & bientôt les vassaux furent libres.

Zingha ne formoit plus que des projets heureux ; le succès couronnoit, même au-delà de son attente, toutes ses entreprises ; elle avoit désiré de voir le Christianisme succéder dans ses états à l'antique & barbare idolatrie, & malgré les efforts, les impostures & les

Partie II.

F

propos audacieux des Singhillos , qui avoient à la vérité un si grand intérêt à défendre l'ancien culte, le grand nombre des Gïagues convertis à la foi catholique s'augmentoït chaque jour ; & chaque jour aussi l'atroce caractère de cette nation devenoit moins cruel, moins sanguinaire , moins féroce. les Jagas n'étoient plus altérés de carnage ; ils avoient déjà presque tous renoncé à l'usage infernal de se nourrir de chair humaine : le desir de répandre du sang & de massacrer des victimes, n'étoit plus chez la plupart d'entr'eux un penchant indomptable ; leurs cœurs sensibles à la voix de la tendre humanité, sentoient déjà le prix des vertus que Zingha leur avoit fait connoître, & la reconnoissance que leur inspiroient ses bienfaits assuroit d'autant plus sa puissance & son autorité.

Tout étoit calme dans l'empire ;

les Giagues & leur Reine ne s'attendoient point aux malheurs, aux désastres, à l'orage qui bientôt changea ces beaux jours en des jours de terreur. Une épouvantable tempête annonça ces calamités, & les annales de l'empire affurent que cette tempête fut précédée de l'apparition d'une longue comete dont l'aspect étoit effrayant. Par lui-même, ce corps céleste ne présageoit sans doute ni biens ni maux; mais les malheurs qui arriverent peu de temps après cette apparition, la firent regarder comme un signe menaçant: les peuples les plus éclairés sont sur ce point aussi absurdes que les Giagues. Quoi qu'il en soit, cette comete à laquelle les Singhillos eux-mêmes n'avoient fait jusqu'alors aucune attention, fut suivie d'un ouragan si violent, que les maisons dans les villes, & les forêts dans les campagnes en furent renversées: l'épaisseur des nuages étoit

telle que la nuit fut prolongée pendant vingt-quatre heures, & le feu des éclairs qui embrasoit l'atmosphère, fut la seule clarté dont on jouit pendant ce trop long intervalle.

L'orage paroissoit se calmer, quand tout-à-coup un affreux tremblement de terre vint ajouter à la terreur publique, & renverser les édifices que l'impétuosité des vents & le feu de la foudre avoient épargnés : ses secousses réitérées furent si violentes qu'elles fendirent les rochers les plus durs, & que des bourgs & des plaines entières avec leurs habitans furent engloutis dans les abymes qui s'ouvrirent en différens endroits de ce malheureux royaume. A ces désastres succéderent une famine si cruelle & une peste si terrible, que la mort moissonnant la plus grande partie des Giagues, il ne resta plus à Zingha, de tant de millions de sujets, qu'un

petit nombre de citoyens rassemblés autour de son palais. Sa confiance ne fut point ébranlée; elle invoqua le ciel & consola son peuple: mais malgré l'inébranlable fermeté qu'elle affectoit, son ame étoit vivement agitée. L'ordre entier des Singhillos ne fut point anéanti, & ce fut un malheur pour la tranquillité publique; quelques-uns de ces farouches fanatiques échappés à la destruction, imputerent audacieusement ces désastres à la Reine? » C'est elle, disoient-ils, c'est son impiété qui arme contre nous la vengeance des Dieux; elle a détruit leur culte; elle a substitué des dogmes étrangers à la majesté de nos dogmes; ses sacrileges mains ont écarté de nos autels, les victimes humaines; le sang n'inonde plus le sanctuaire de nos temples: ils sont fermés ces temples, & les Dieux courroucés de notre lâche empressement à embrasser la reli-

gion nouvelle, & à offrir nos vœux au Dieu de notre souveraine, lancent avec justice leurs foudres sur nos têtes: Zingha seule devoit périr, & nous périssions tous pour notre aveugle obéissance aux ordres de Zingha ». » Heureux Jagas! s'écrioient d'un autre côté quelques missionnaires entraînés par leur zèle, & auxquels le sage P. Antoine ne pouvoit imposer silence, heureux Jagas! le Dieu des Chrétiens vous éprouve; foumettez-vous, remerciez sa bienfaisance des graces qu'elle répand sur vous. Vous étiez tous coupables des vices les plus odieux, des crimes les plus détestables, & sa bonté paternelle a daigné différer le châtiment que vous méritiez de subir, jusqu'au tems où ramenés à la vertu & éclairés de la lumière de la foi, vous pussiez connoître le prix des faveurs dont il vous comble. Oui, peuple fortuné! ces tremblemens de terre, ces fu-

nestes épidémies, ces tempêtes sont des faveurs. Les afflictions, les maladies, les supplices & la mort même sont de vrais biens aux yeux des sages : c'est par-là qu'épurés de tout ce qui restoit en vous de méchant & de corrompu, vous passez de cette vie méprisable au bonheur de l'immortalité. Ce ne sera que dans ce monde que vous expierez les crimes de vos peres, & votre ancienne perversité : bénissez la main qui vous frappe, & ne voyez que des sujets de joie & de félicité dans ces douces corrections ».

Quelqu'estimable que pût être le motif de ces bons missionnaires, les Giagues abattus sous le poids des revers, ne trouvoient ces raisonnemens rien moins que consolans ; bien loin de se rendre à la force & au zele de ces exhortations, ils étoient ébranlés par les fanatiques transports des Singhillos, & peut-être ils eussent fini par retour-

ner aux pratiques meurtrieres de leur ancienne idolatrie , si Zingha secondée par les conseils & par les soins du P. Antoine de Gaëte ne se fût hâtée d'appaiser les esprits , en ordonnant également aux Singhillos & aux missionnaires de garder le silence , & en donnant elle-même à son peuple l'exemple d'une généreuse constance , d'une sage résignation & de la plus fervente piété.

Cependant les fléaux qui venoient de ravager ses états , avoient fait périr son armée , & lui avoient ôté jusqu'à l'espoir de rassembler assez de soldats pour pouvoir s'opposer aux invasions des nations voisines qui n'avoient suspendu le cours de leurs hostilités qu'à la faveur d'une trêve qui alloit expirer. Zingha ne comptoit pas non plus sur l'amitié des Portugais ; possesseurs de son royaume d'Angola , ils paroissoient l'avoir abandonnée , &
ne

& ne prendre aucun intérêt à ses malheurs : Zingha se trompoit cependant ; le Vice-Roi de Portugal ne l'avoit point oubliée ; ce fut au contraire au moment où retirée au fond de son palais , elle s'abandonnoit aux plus vives allarmes qu'il envoya vers elle des députés chargés de lui présenter le projet d'un traité de paix.

Toutefois les conditions que la nation Portugaise imposoit à Zingha , étoient si dures & si humiliantes , qu'elle jura de s'ensévelir plutôt sous les débris de son trône , que de les accepter. Le Vice-Roi profitoit de ces circonstances pour donner des loix à cette infortunée Reine. Ce n'étoit plus de Souverain à Souverain qu'il prétendoit traiter : il fit dire à Zingha , 1^o. qu'aussi-tôt que les Portugais ne pourroient plus douter de la sincérité de sa conversion , ils lui accorderoient en présent quelques

Partie II.

G

provinces du royaume de Dongo ou d'Angola, dont ils étoient en possession. 2. Qu'en reconnoissance de ce présent qu'on ne pourroit jamais considérer comme une investiture, la Reine se soumettroit à payer un tribut annuel au Roi de Portugal qui resteroit toujours en droit de retirer ces provinces au moindre refus de paiement. 3. Que désormais le commerce d'esclaves & de marchandises seroit libre entre les deux nations. 4. Que la Reine n'inquiéteroit, ni ne rechercheroit en aucune maniere les Seigneurs féodaux Portugais, quelques incursions qu'ils eussent pu faire, & quelques dommages qu'ils eussent causés pendant la dernière guerre sur les terres de Métomba. 5. Que Zingha rendroit au Vice-Roi tous les esclaves Portugais qui se seroient réfugiés dans ses états. 6. Qu'enfin la Reine livreroit le Giague Colanda qui s'étoit révolté contre les

Portugais pendant la dernière trêve.

L'Afrique entière n'avoit point d'habitant plus cruel, ni de guerrier en même temps plus redoutable & plus perfide que ce Giague Co-landa; il avoit tour-à-tour vendu ses services à sa patrie & aux ennemis de sa patrie qu'il haïssoit & détestoit également: il vivoit depuis quelques mois aux environs de Loando; mais fatigué du joug des Portugais, il s'étoit mis à la tête de mille conjurés, suivis d'une foule d'esclaves, & se retirant au-delà de la rivière de Lucalla, il avoit imploré la protection de Zingha qui la lui avoit accordée d'autant plus volontiers, que prévoyant une nouvelle guerre contre les Portugais, elle crut que Co-landa, par ses incursions, lui seroit d'un grand secours. Les services & la valeur de ce Giague étoient d'un trop grand prix, pour que Zingha pût consentir à livrer

ce guerrier au Vice-Roi de Portugal: d'ailleurs les Portugais n'ayant rempli aucune des conditions de la dernière trêve, & profitant avec si peu d'humanité des circonstances cruelles & des fléaux terribles qui venoient de ravager l'empire des Giagues, Zingha, qui jusqu'alors avoit cru entrevoir des vertus & sur-tout de la générosité dans ces Européens, démêla leurs vrais sentimens, & comprit que sur la terre entière il n'existoit point de peuple, sauvage ou policé, qui ne préférât l'avantage de s'agrandir aux dépens d'une nation affoiblie, & hors d'état de se défendre, à la gloire stérile de respecter ses infortunes, & de la secourir dans ses calamités. Ces affligeantes réflexions, la hauteur des Portugais, la tyrannie de leurs loix & l'état actuel des Giagues, accablèrent la Reine qui, le cœur rempli d'amertume & l'âme pénétrée des

plus cuifans chagrins, fut attaquée d'une fièvre violente, qui fit craindre pour fes jours.

Le Vice-Roi de Loando ne fut pas plutôt informé de la maladie de Zingha, que prévoyant la mort prochaine de cette Souveraine, & voulant profiter de la foibleffe de fes derniers momens, il écrivit au Pere Antoine de mettre tout en œuvre pour difpofer cette Reine mourante à accepter pour fes peuples toutes les conditions qui lui avoient été propofées. Le Capucin Antoine plus attaché à fa patrie qu'aux intérêts de la Princeffe d'Angola & à la gloire de la nation Giague, feconda de toute fa puiffance les projets & les vues du Vice-Roi. La confiance que ce religieux avoit eu l'adrefle d'inspirer à Zingha, lui donnoit fur fon efprit un afcendant prefque fans bornes; mais cette fois, fes efpérances furent trompées: il crut que

le plus sur moyen de réussir étoit de parler sans ménagement , & d'ôter à Zingha toute lueur d'espérance. A cet effet , il commença par lui annoncer qu'elle mourroit bientôt , ensuite il l'exhorta à se reconcilier avec l'Être suprême ; » & le moyen , ajouta-t-il , le plus sûr de vous rendre le ciel favorable , est de faire en faveur des Portugais qui s'intéressent au salut de votre ame , le sacrifice de votre trône d'Angola & du sceptre des Giagues ; en un mot , d'accepter les conditions que le Vice-Roi votre ami a bien voulu vous proposer. Les loix qu'il vous impose sont légères , & les conditions qu'il prescrit sont pour vous mille fois plus honorables qu'onéreuses. Possesseurs de vos états les Portugais étoient les maîtres de vous dépouiller même du titre de Reine d'Angola ; mais les nations Européennes ne sont point dans l'usage d'a-

bufer insolemment des droits de la victoire: touché d'ailleurs de la sincérité de votre conversion, le Roi de Portugal veut bien vous témoigner dans cette occasion sa bienfaisance & l'étendue de sa générosité. Recevez avec reconnoissance celles d'entre les provinces du royaume de Dongo qu'il daigne vous donner. Desirer dans l'état où vous êtes, vaincue & expirante, de remonter sur le trône d'où la juste providence vous a forcée de descendre, ce seroit en vous une marque d'orgueil, un crime irrémédiable, une preuve évidente de votre amour désordonné pour les choses de ce monde, & conséquemment le signe avant-coureur de votre impénitence, & le funeste sceau de votre réprobation. Si la force de l'habitude vous dompte & vous entraîne dans ces derniers momens, au point de conserver encore ou des regrets ou des desirs pour une

couronne qui ne vous appartient plus, hâtez-vous de les étouffer ces coupables desirs, afin que le mérite du sacrifice que vous en ferez, ajoute un nouveau prix au sacrifice que le ciel, votre grand âge & votre maladie vous obligent de faire d'une vie que la mort va bientôt vous ravir ».

Quoiqu'abattue par la violence du mal, & affoiblie par le poids des années, Zingha regardant avec des yeux sévères le P. Antoine, & rappelant toute sa fermeté :
» Vos prédictions, dit-elle, ne sont rien moins que prêtes à s'accomplir, & malgré mon grand âge, qui ne me laisse guere espérer de vivre encore plusieurs années, je sens que cette maladie ne me conduira point au tombeau; la chaleur de la vie se ranime au contraire dans mon corps qui n'eût point effuyé cette violente secousse, si le chagrin que m'a causé la con-

duite inattendue de votre maître ,
 n'eût allumé la fièvre dans mon sang.
 A l'égard de ma réconciliation avec
 l'Être suprême , je vous rends gra-
 ces des instructions que votre zele
 me donne à ce sujet : mais appre-
 nez, & n'oubliez jamais que, com-
 me ni mon trône , ni mon rang ,
 ni la paix , ni la guerre, ni l'amitié
 des Portugais , ni le desir de m'af-
 surer l'attachement du Vice-Roi ,
 en un mot , que comme aucun mo-
 tif humain n'a dirigé ma conver-
 sion , aucun motif de crainte ne
 sauroit me troubler au point de mé-
 connoître les droits de ma naissan-
 ce, & de m'avilir jusques à préférer
 à la majesté de mon rang une super-
 stitieuse & puérile obscurité. C'est
 du ciel même & non des hommes
 que je tiens ma couronne , c'est
 donc au ciel & non à mes injus-
 tes ennemis qu'il appartient d'en
 disposer. J'aime à le dire hautement ,
 j'aime à le publier , c'est le Dieu

des Chrétiens , ce sont les vives impulsions de sa grace , qui m'ont fait renoncer aux dogmes de mes peres ; & quoi qu'il puisse m'arriver d'heureux , ou de funeste , je promets de rester Chrétienne jusqu'au dernier soupir. Quant à mon apostasie passée , je m'en repens sans doute ; mais je proteste en même temps que ce ne sont que les mauvais traitemens du Vice-Roi de Portugal , & ses usurpations qui m'ont portée à recourir aux Giagues , à adopter leur culte impie dans la vue de me venger des maux que votre nation a faits à mes sujets. Le Roi de Portugal, dit-on, consent à m'accorder quelques Provinces de mon royaume d'Angola. Quels droits a-t-il sur mes états ? En ai-je sur les siens ? est-ce parce qu'il est aujourd'hui le plus fort ? Mais la loi du plus fort ne prouve que la puissance , & ne légitime jamais de pareilles usurpations. Le Roi de Portugal ne fe-

ra donc qu'un acte de justice, & non pas de générosité, en me restituant, non quelques provinces, mais mon royaume, sur lequel, ni sa naissance, ni sa force ne lui donnent aucun titre. Pour prix de la cession qu'il prétend me faire de quelques-unes de mes provinces, il exige de moi un tribut, un hommage. O pieux missionnaire! votre Roi voudroit-il se soumettre à une loi aussi avilissante? Ce n'est point connoître Zingha, que de lui supposer l'ame assez lâche & le cœur assez bas pour accepter, fût-ce même au prix de la vie, de telles conditions. Je les aurois refusées lors même que j'étois errante dans les déserts d'Éthiopie; jugez si Chrétienne & rendue à mon rang, je pourrai consentir à les recevoir? Non, je ne dois d'hommage qu'à Dieu seul, de qui je tiens & l'existence & la couronne. Toutefois, s'il y avoit dans mes états,

dans mon palais, dans toute l'étendue de ma domination, quelque chose qui flattât le Roi de Portugal, je m'empresserois de le lui offrir, persuadée de sa générosité, de ses nobles sentimens & de sa reconnoissance. Quant aux autres articles qui m'ont été proposés; dites à votre maître que je desire si sincèrement la paix, que j'accepterai volontiers tous ceux qui ne blesseront ni l'indépendance de mon sceptre, ni les loix de mon royaume, ni la liberté de mes sujets ».

Cette protestation fort peu satisfaisante pour le conseil de Loando, qui regardoit déjà la souveraineté d'Angola comme tributaire du Roi de Portugal, affligea le bon P. Antoine; mais il devoit s'y attendre, & elle ne l'auroit point surpris pour peu qu'il eût réfléchi sur les preuves multipliées qu'il avoit de sa fermeté. Après une telle déclaration, il ne resta plus au P. Antoine de

Gaëte qu'à écrire au Vice-Roi qu'il n'obtiendrait rien de plus, & qu'on verroit plutôt la terre s'écrouler, que Zingha changer de sentimens. Le conseil & le Vice-Roi pensèrent comme leur Agent, & la paix fut conclue aux conditions que cette souveraine voulut accepter.

Quelques dures que parussent à Zingha les conditions proposées par le conseil de Loando, la supériorité des Portugais, leurs succès, leurs conquêtes ne lui permirent point de rejeter, comme elle eut fait dans d'autres circonstances, les loix que ses vainqueurs lui imposeroient. Elle imagina cependant, un moyen de dérober Co-landa à la rigueur des châtimens que la nation portugaise lui préparoit. Avant que de signer le traité qui devoit ramener la concorde entre les deux puissances, elle fit appeler le Giague proscrit, & ne lui laissant point ignorer les

dangers qui le menaçoient, elle lui dit que quoiqu'elle eût lieu d'espérer que le Vice-Roi lui feroit grace, toutefois elle lui conseil-
loit de sortir au plutôt du Royaume, de s'établir loin des possessions portugaises; mais sur-tout de ne faire dans sa retraite aucun acte d'hostilité; parce qu'à la moindre insulte qu'il feroit aux Portugais, elle ne pourroit point se dispenser de les venger, & de l'accabler du poids de son ressentiment. Sensible en apparence à la générosité de ces avis, Co-landa remercia la Reine, & promit de se conformer aux ordres qu'elle lui donnoit; mais à peine il eut rejoint sa troupe, qu'infidèle à Zingha, furieux contre les Portugais, il commença par se fortifier autant qu'il lui fut possible, & grossissant sa troupe de tout ce qu'il y avoit de mécontents & de plus scélérats parmi les Giagues & les habitans d'Angola, il se ré-

pandit à la tête de cette armée peu nombreuse, mais formidable, sur les terres de ses voisins, les dévasta, porta le fer & la flamme, le ravage & la mort dans tous les environs, massacrant sans pitié, sans distinction de sexe ni d'âge, tous les Portugais que leur fatale destinée faisoit tomber entre ses mains.

Les Portugais qui n'avoient point sans fondement soupçonné la Reine Zingha d'avoir favorisé la fuite de ce féroce brigand, se plainquirent hautement, & lui demanderent compte des flots de sang qu'il répandoit. Zingha, sans s'arrêter à se justifier, répondit que la nation Portugaise auroit bientôt des preuves de son exactitude à remplir ses engagements & de sa sévérité à punir les rebelles. En effet, peu de jours après ayant fait rassembler ses troupes devant l'église de Ste. Marie, elle s'y rendit en habit de guer-

re, exerça ses troupes par un combat simulé, pendant lequel les Portugais admirèrent la justesse & la célérité de ces bataillons africains, non seulement à l'égard du maniement des armes européennes, mais aussi relativement à toutes sortes d'évolutions qu'ils excuterent avec autant de précision que de légèreté. Telle que l'on nous peint la valeureuse Thomiris, animant le courage de ses fieres Amazones sur les rives du Thermodon, telle, & plus redoutable encore parut Zingha, qui passant de rang en rang, & inspirant à ses soldats le mépris de la vie, le desir des combats & l'impétuosité, manioit ses armes, malgré leur pesanteur, avec tant de facilité quoique presque octogénaire, que le Capucin Antoine qui n'étoit guere fait pour se trouver au milieu d'une armée, émerveillé des yeux étincelans, de la vigueur & de l'air imposant de la Reine, lui dit in-
gé-

généieusement qu'il croyoit voir la guerriere Pallas elle-même à la tête des Grecs confédérés contre l'adultere Paris.

Zingha fatisfaite de la bonne disposition de son armée, partit & la mena contre le Giague Co-landa qui l'attendoit tranquillement, & qui ne savoit pas que la veille, la Reine s'étoit assurée de tous les défilés & de tous les passages qui pouvoient favoriser sa fuite ou sa retraite, dans le cas où il succomberoit. Le lendemain, le camp du Giague rebelle fut investi de toutes parts. Co-landa qui ne comptoit point avoir à se défendre contre une aussi puissante armée, & qui se vit resserré de tous côtés, eut recours aux ressources des traîtres; il se présenta seul & sans armes aux ennemis, leur dit qu'il se rendoit, & les pria de les conduire à leur Général: quelques soldats Giagues l'amenerent devant la Reine; le fourbe

Partie II.

H

se jetta à ses pieds, reconnut l'atrocité de ses crimes, dit qu'il méritoit la mort, implora la clémence de Zingha, & protesta que jusqu'à son dernier instant il consacreroit ses armes, sa valeur & son sang au service des Portugais & des souverains d'Angola. Les remords du coupable, ses larmes & sa soumission paroissoient attendrir Zingha, lorsque les soldats du traître se jetterent, comme il le leur avoit ordonné, sur les troupes de la Reine, & par cette attaque imprévue la mirent en désordre. Mais sans se déconcerter, Zingha rétablit l'ordre, & attaquant les ennemis qu'elle fit envelopper de tous côtés, ils furent massacrés presque tous, à l'exception d'un petit nombre qui se réfugièrent chez les Portugais, se flattant d'y être traités avec moins de sévérité : ils se tromperent ; aucun d'eux ou presque aucun d'eux ne fut épargné ; ensorte

que de l'armée entiere commandée par ce chef de rebelles, il ne fut conservé que 1500 prisonniers; tout le reste périt: la tête du Giague Colanda qui étoit resté sur le champ de bataille, fut présentée à la Reine qui l'envoya à Loando San-Paulo, afin que le Vice-Roi pût juger de la fidélité de Zingha à tenir sa parole, & de la sévérité de son ressentiment contre les sujets infideles qui osoient lui manquer. Cette expédition glorieuse fut terminée par une marche triomphale de l'armée vers la capitale, Ste. Marie de Métomba.

La destinée de la Reine d'Angola étoit de vivre perpétuellement agitée par les vicissitudes de la fortune. Le calme & les douceurs de la paix régnoient dans ses états; admirée de ses voisins, redoutée de ses ennemis, chérie & respectée de ses peuples, elle commençoit à goûter les charmes de la tranquillité.

té, quand le zele indiscret d'un seul homme, l'entêtement fort déplacé d'un capucin pensa la replonger dans les excès de son ancienne barbarie, & faire renaître le trouble, la confusion & l'inhumanité dans ses états. Le P. Antoine, trop instruit & trop politique pour s'obstiner mal à propos, n'eût jamais suscité cet orage; mais il étoit allé répandre au loin la lumiere de l'évangile, & visiter les provinces d'Angola. Sa présence étoit néanmoins d'autant plus nécessaire à Métomba, que la Reine elle-même avoit eu trop souvent occasion d'observer que toutes les fois qu'elle ne l'avoit plus sous ses yeux, elle avoit beaucoup de peine à résister à ses penchans, & à ne point s'abandonner à ses anciens goûts, à ses goûts si détestables & si cruellement superstitieux.

Salvador avoit cru que le titre d'époux de la Reine des Giagues

lui donneroit le droit de commander en maître à cette nation. La passion qu'il avoit inspirée à Zingha, sa jeunesse, les soins & les attentions qu'il avoit pour sa vieille épouse autorisant en quelque sorte ses projets d'ambition, il s'étoit persuadé que le sceptre des Jagas seroit inévitablement remis entre ses mains. Son espérance fut trompée, & l'honneur de partager la couche de sa Souveraine, fut le seul avantage de l'union illustre qu'il venoit de former : ce n'est pas que Zingha ne fût toujours éprise de son nouvel époux : elle l'aimoit, elle l'idolâtroit ; mais comme elle étoit encore plus jalouse de son autorité que sensible au plaisir, elle avoit préféré la bassesse & l'obscurité de Salvador à la naissance & à l'illustration du général Y-venda ; parce qu'elle supposoit qu'une telle alliance, si fort au-dessus des vues du fils d'un vil esclave, satisferoit as-

sez son ambition pour ne pas lui laisser d'autres vœux à former. Salvador qui n'avoit aucune connoissance de ce plan, & qui s'étoit flatté d'arracher de la tendresse de son épouse toutes les graces, toutes les dignités & toutes les faveurs qu'il paroîtroit ambitionner, attendit quelques temps, & ne voyant point que Zingha se disposât à lui faire part de son trône, il laissa éclater son mécontentement, se plaignit, & demanda à tenir, ainsi que son épouse, les renes du gouvernement. Zingha chériffoit trop Salvador pour se déterminer à punir cet excès d'audace; mais elle étoit aussi trop fiere, trop impérieuse pour consentir à partager avec qui que ce fût la majesté du trône, & moins encore pour souffrir que sa couronne couvrît la tête d'un esclave. » Salvador, lui dit-elle, le sceptre n'est pas fait pour tes mains, à peine dégagées des chaînes de

la servitude : je vois avec plaisir mon époux abandonner son ame aux conseils de l'ambition : mais songes-tu combien est immense l'espace que ta naissance a mis entre ton rang obscur & la suprême autorité ? Songes-tu à l'indignation générale & méritée qu'attireroit sur ta tête & la mienne , le succès de tes vues , si j'avois la foiblesse de seconder tes desirs insensés ? Songes-tu à l'impression défavorable que doit faire sur moi ton audacieuse demande ? Rentre en toi-même, Salvador, & ne me force point à punir ton orgueil ! J'aime en toi mon époux ; mais en toi je détesterois la souveraineté ; & j'avilirois trop cet auguste caractère , si je portois l'aveuglement & le délire de l'amour jusques à te permettre de t'asseoir sur le trône. Renonce à tes projets , crois-moi , réprime ces desirs téméraires ; jouis paisiblement des honneurs , de l'au-

torité, de la considération que tu dois à ma bienfaisance; mais ne te flatte point de voir jamais Zingha se dépouiller en ta faveur de la plus petite partie de la souveraine puissance. Tout ce que je puis faire, c'est de t'écouter sans courroux, de pardonner à ton audace, en un mot, de ne me souvenir de tes hardis desseins, que pour mettre d'éternelles & d'insurmontables barrières entre mon trône & toi».

Trop impatient de régner & trop présomptueux pour avoir pu prévoir le refus de Zingha, Salvador s'irrita de cette résistance; & l'ingrat dans la vue de se venger, ou peut-être dans l'espérance d'amener son épouse au but qu'il s'étoit proposé, changea de conduite avec elle, la négligea, cessa presque entièrement de la voir, & se livra sans retenue à toute la brutalité de ses goûts pour la débauche & le libertinage. Peu sensible à ces procédés,

procédés, la Reine d'Angola n'eut ou du moins feignit de ne conserver pour lui que la plus froide indifférence.

Salvador plus furieux encore du mépris qu'il inspiroit à son épouse qu'il ne l'avoit été de ses refus, ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir par la force le rang suprême que sa feinte tendresse n'avoit pu lui procurer. Dans cette vue, il se lia avec tout ce qu'il y avoit de plus corrompu parmi les Jagas ; il feignit un zele ardent pour le rétablissement du culte récemment proscrit, & qu'il promit de rétablir ; il abjura le Christianisme qu'il avoit embrassé, entretint par ses discours séditieux les fanatiques espérances de quelques Singhillos qui restoient attachés aux anciennes superstitions, & excitant autant qu'il le pouvoit, la haine des Giagues contre les Chrétiens & la Reine, il se vit en très-peu de temps à la

Partie II.

I

tête d'une troupe nombreuse de scélérats prêts à tout entreprendre, à tout exécuter. Déjà le jour où Zingha & tous les Chrétiens devoient être massacrés, étoit fixé, les conjurés étoient convenus du moment, du signal & du lieu, lorsqu'instruite du complot, la Reine d'Angola prévint par sa prudence & son activité, l'exécution de l'attentat médité contre sa vie & contre la partie la plus considérable des habitans de Métomba. Au moment même où Salvador alloit rassembler ses complices, il fut arrêté dans le temple où il étoit avec cinq ou six Singhillos ses plus intimes confidens, & les plus redoutables d'entre les conjurés; le Général Y-yenda suivi des gardes de la Reine, parut & se fait des coupables. Salvador fut conduit dans une étroite prison; les Singhillos qui ne trouverent point dans le peuple le secours qu'ils en avoient attendu, furent enchaînés

& traînés devant le conseil assemblé de la nation, accusés, convaincus, jugés, condamnés à périr du supplice des traîtres, & exécutés dans la même journée.

A l'égard de Salvador, Zingha ne voulut point permettre qu'on instruisit son procès : elle lui accorda la vie ; mais dès le lendemain elle fit publier qu'il étoit mort dans sa prison, soit de chagrin, soit d'une violente maladie qu'il s'étoit attirée par l'excès de ses débauches : le peuple crut ce qu'il voulut ; on devina sans peine la véritable cause de cette mort si prompte ; mais comme Salvador s'étoit rendu très-méprisable par ses mœurs & l'ingratitude de son caractère, il n'y eut parmi les Giagues que les plus scélérats qui parurent sensibles à sa perte. Zingha témoigna de la douleur, & elle voulut même que l'on rendit au corps de son époux tous les honneurs qu'il

méritoit, sinon par lui-même, du moins par le rang distingué de son épouse. Il avoit été baptisé, mais quoiqu'il eût vécu dans le désordre, & que même il eût abjuré le Christianisme, la Reine d'Angola certifia que quelques heures avant sa mort, il avoit paru desirer de se convertir, de rentrer dans le sein du Catholicisme, & que ce n'étoit point de sa faute s'il étoit mort sans avoir pu se reconcilier avec l'église: qu'ainsi ce défaut de confession occasionné par la violence du mal beaucoup plus que par la négligence ou l'impiété du malade, n'empêchoit en aucune maniere de l'enterrer parmi les Chrétiens, & avec toute la pompe des cérémonies funebres.

Un moine dur, le Pere Bennet, Capucin soi-disant indigne, seul Prêtre de son Ordre qu'il y eût alors à Métomba, refusa d'une maniere peut-être fort pieuse en

elle-même, mais aussi très-offen-
sante pour la Reine, de permettre
qu'on inhumât Salvador, & dit dé-
cidément qu'on l'enterreroit plutôt
lui-même, que de le faire consen-
tir à cette cérémonie. Zingha irri-
tée du ton impérieux & de la ré-
sistance de ce Capucin, répondit
que puisqu'un Prêtre oseroit se refu-
ser à une cérémonie aussi religieu-
se qu'elle eût été édifiante, Sal-
vador seroit enterré suivant le
rit atroce des Giagues. A peine
eut-elle donné ces ordres, que tout
ce qu'il y avoit de Giagues autour
d'elle se hâterent d'aller préparer la
sépulture : le nombre de victimes
humaines déterminées par les loix
des Jagas, suivant le rang de ceux
que l'on enterre, fut conduit au mi-
lieu de la forêt voisine, où le même
tombeau étoit ouvert pour les morts
& pour les vivans. La fureur de la
Reine fut telle, qu'accompagnée
de sa cour, elle se rendit à l'en-

droit destiné pour assister à l'inférieure cérémonie. Déjà sa voix terrible avoit annoncé la mort aux victimes, & sa main armée d'un glaive homicide, alloit en égorger quelques unes, tandis que ses courtisans massacreroient les autres, quand l'accident le plus heureux & le plus inattendu vint arrêter la suite de ces horreurs.

Il y avoit auprès du rigide Bennet un frere capucin, homme doux, indulgent & plein d'humanité; frere Ignace, (c'étoit son nom), avoit fait les plus grands efforts pour adoucir dans cette occasion l'amertume de Bennet; mais vainement, dans cette vue, il avoit peint le caractère altier de la Reine, & les excès auxquels il étoit vraisemblable qu'une telle résistance la porteroit. L'inflexible Bennet répondit ce qu'il avoit déjà répondu, qu'on pouvoit l'enterrer lui-même, & non l'engager à permettre l'enterrement canonique d'un hom-

me excommunié. Frere Ignace infista, Bennet le menaça des plus séveres punitions & de toute l'autorité que sa qualité de Pere lui donnoit sur la simple condition de Frere.

Ignace garda le silence ; mais informé du départ de la Reine, des ordres qu'elle avoit donnés, & de l'exécution prochaine du massacre prescrit, il se saisit d'un grand crucifix, & le tenant entre ses bras, il prit avec empressement la route de la forêt, criant à haute voix : *S'il est parmi les hommes quelqu'un qui ait à cœur les intérêts de Dieu, qu'il suive cette image de son fils crucifié.* Sur son chemin, le respectable Ignace rencontra le secrétaire de la Reine qui alloit, accompagné d'un ministre d'état, tâcher d'obtenir par la voie de la douceur, de la menace ou de la force, le consentement de Bennet. La vision du frere capucin, surchargé

d'une lourde croix, les étonna beaucoup, & ils lui demanderent où il alloit : *Servir Dieu & l'humanité*, leur répondit Ignace, *empêcher la mort des victimes, & fléchir l'ame de Zingha*. Le secrétaire & le ministre trouvant plus de bon sens dans ce frere qu'ils n'espéroient trouver de douceur & d'aménité dans le cœur de Bennet, ils changerent d'avis, & suivirent le frere, l'un à sa droite & l'autre à sa gauche, imitant son zele autant qu'ils le pouvoient, & invitant à les suivre tous ceux qu'ils rencontroient. Bientôt ils arriverent auprès de la pompe funebre & des victimes qu'on alloit immoler aux mânes de l'époux de la Reine.

Arrêté par l'innombrable foule des spectateurs qui se pressant les uns les autres pour voir cette scene d'horreur, gardoient tous un morne silence, le frere Ignace grossissant de toutes ses forces le son

de sa voix, *fug-am mena*, s'écria-t-il, ce qui veut dire en langue caffre, *mettez - vous à genoux*. A ces paroles inattendues les spectateurs se tournent, & frappés du ton de frere Ignace, de son air imposant, de cette croix qu'il portoit entre ses bras, & surtout de le voir entre le secrétaire & le ministre de leur Souveraine, ils se précipiterent à genoux, & lui ouvrirent un passage. Ignace pénétra jusqu'à la garde de Zingha, criant toujours *fug-am mena, fug-am mena*: ses cris ne firent pas la même impression sur cette troupe que sur le reste des spectateurs, & elle refusa de laisser passer le Capucin.

La Reine d'Angola qui étoit sous un portique, le couteau à la main, au centre des victimes placées en cercle autour d'elle, enchaînées & la poitrine découverte, prêtes à recevoir le coup fatal, entendit cette rumeur, & reconnoissant la voix

d'Ignace, elle courut à lui, fort irritée d'une telle hardiesse : mais quand elle le vit armé d'un crucifix, frappée d'étonnement, de crainte & de remords, elle se jeta à genoux, & ses yeux se couvrirent de larmes. Ignace profitant de ce moment de repentir, reprocha vivement à la Reine l'excès de son impiété, & lui ordonna, de la part du ciel, de jurer sur ce crucifix, non-seulement qu'elle détestoit cette infernale cérémonie, mais aussi qu'elle la proscriroit, sous les peines les plus sévères, de toute l'étendue de ses états. Zingha prononça ce serment, promit d'abolir à jamais ces affreux sacrifices, rendit la liberté aux victimes, fit combler la tombe qui alloit les engloutir, & suivit Ignace accompagnée de tous les spectateurs, qui eussent applaudi à la barbarie homicide de cet enterrement, & qui par des cris de joie témoigne-

rent combien ils étoient enchantés de cet heureux dénouement.

Le changement qui s'opéroit dans les mœurs des Giagues, les liens de la concorde qui les unissoit avec les Portugais, les douceurs de la paix qui avoit succédé aux désordres d'une longue & funeste guerre; tout seconçoit les vues de Zingha, tout sembloit concourir au succès de ses entreprises & de ses généreux projets: elle n'attendoit plus pour voir s'étendre avec rapidité les progrès du Catholicisme dans ses états, que l'arrivée du vaisseau, qui d'Europe, lui disoit-on, devoit incessamment transporter sur les côtes d'Afrique de nouveaux missionnaires. Toujours impatiente dans ses desirs, & tout aussi ardente, mais par de plus respectables motifs, qu'elle l'avoit été dans ses égaremens, Zingha, pour hâter l'arrivée des propagateurs de la foi, députa vers la cour

de Rome une ambassade solemnelle, chargée uniquement de présenter ses hommages au Pape, & de l'instruire de la flatteuse espérance qu'elle avoit de voir bientôt tout son peuple soumis à la loi de l'évangile. Elle fonda une ville nouvelle, la décora d'un palais digne des Souverains de ce pays, & d'une église assez vaste pour contenir tous les Chrétiens qu'il y avoit dans cette capitale. Jusqu'à ce jour, l'architecture avoit été de tous les arts le plus profondément ignoré dans cette région; ainsi la construction de la ville, du palais & de l'église fut très-simple, & même fort grossiere; l'église fut dédiée à Ste. Anne, dont elle porta le nom.

Dans la suite, Zingha fit venir à grand fraix, un jeune peintre d'Italie pour faire en grand le portrait de Ste. Anne, & ce tableau qui fut fait sous les yeux & au grand étonnement de la Reine d'Angola,

paroit le maître autel de cette église. A cet ornement, la Reine ajouta les plus riches de ses tapisseries, ses joyaux les plus précieux, & une lampe d'argent d'une grosseur démesurée. Le P. Antoine avoit un tel empire sur l'esprit de Zingha qu'il obtenoit de cette Reine tout ce qu'il demandoit : il lui ordonna de la part de Dieu même de consacrer à l'église tous ses joyaux, ses pierres précieuses, ses riches bracelets, ses bagues, ses pendans d'oreille: » Tous instrumens de luxe & de perversité, ajouta d'un ton sévère l'édifiant Antoine, objets d'idolâtrie, lorsqu'ils ne servent qu'à parer de périssables créatures » ! La Reine d'Angola fit plus encore qu'on ne lui demandoit ; non-seulement elle se dépouilla de tout ce qu'elle avoit de précieux ; mais elle contraignit toutes les femmes de sa cour d'en faire autant, & chacune, à l'exemple de cette pieuse Souve-

raïne, alla remettre en soupirant ses joyaux aux P. Antoine qui, dans cette circonstance, eut pû, sans presque qu'il y eût paru, s'enrichir en ornemens, lui & tout ce qu'il y a de Capucins au monde; mais il déclare dans ses mémoires, & l'on doit s'en rapporter à lui, qu'il fut de la plus grande fidélité, & que toutes ces pierres précieuses furent fort exactement distribuées dans l'église de Ste. Anne.

La piété solide de Zingha, les marques réitérées qu'elle donnoit du repentir de sa vie passée, son zele pour le Catholicisme, & les dons multipliés qu'elle prodiguoit à l'église & à ses ministres, lui valurent enfin la récompense après laquelle elle soupiroit depuis quelques années. Le Capucin Antoine la jugeant digne d'être admise au sacrement de l'eucharistie, cette solennité fut célébrée avec la pompe la plus majestueuse. La ferveur de Zing-

ha pendant toute cette journée , l'affoiblit considérablement ; elle fut attaquée d'une maladie très-dangereuse , & d'une fièvre si violente qu'on craignit pour ses jours , & le péril étoit d'autant plus pressant , que l'extrême vieillesse de Zingha déjà plus qu'octogénaire , ne lui laissoit aucune sorte d'espérance. Cependant la vigueur de son tempéramment l'emporta pour cette fois encore sur la violence du mal , & les Giagues que cet accident avoit jettés dans la consternation , eurent le bonheur de voir leur Souveraine revenir des portes du tombeau. L'allégresse publique & celle de la Reine furent considérablement augmentées peu de jours après , par un courier qui arrivoit de Loando , chargé de deux lettres importantes , l'une du Pape , & l'autre au nom du college de la Propagande ; la premiere adressée à Zingha , la seconde aux Missionnaires , & dans

laquelle on leur donnoit avis des intentions du Pape qui nommoit le Capucin Antoine de Gaëte, préfet & supérieur, non-seulement des missions de Métomba, mais aussi de celles qui étoit établies, ou qui le seroient dans la suite dans toute l'étendue du royaume d'Angola. La Reine ne put dissimuler la joie que son cœur ressentit en recevant à genoux & des mains du Père Autoine, la lettre que le Pape lui adressoit : elle l'arrosa de larmes de joie, & fit tout ce qu'elle put pour retarder le départ de son directeur; mais celui-ci tout entier à l'obéissance qu'il devoit aux ordres du Pape, & n'ayant rien d'ailleurs qui le retint à Métomba, ne voulut accorder aucun délai à la Reine qui ne pouvant le retenir plus longtemps auprès d'elle, le conjura du moins de lui accorder deux graces avant que de partir; l'une de consacrer l'église de sainte Anne, & l'autre

l'autre de lui faire présent d'un vieux froc de Capucin, dans lequel elle desiroit qu'on enveloppât son corps quand elle seroit morte, & cela dans la vue d'effacer de la mémoire des hommes, les idées d'orgueil qu'elle avoit si long-temps nourries dans son cœur, & sur-tout l'impiété qu'elle avoit eue de passer parmi les Giagues pour un être au-dessus de l'humanité : en effet, quel vêtement plus capable que ce froc, de pénétrer Zingha de toute l'abjection & de toute l'humilité de la condition humaine !

Le P. Antoine de Gaëte donna généreusement l'un de ses vieux habits à Zingha qui le fit envelopper dans une étoffe précieuse ; il consacra la nouvelle église, & partit pour Loando, laissant auprès de la Reine le Pere Jean, & ce même Frere Ignace dont nous avons parlé. Afin de se consoler de la perte qu'elle venoit de fai-

Partie II.

K

re, Zingha imagina de recevoir plus solemnellement qu'elle ne l'avoit fait, la lettre du Pape, & de la communiquer à ses sujets. Pour cet effet, quelques jours avant la fête de Ste. Anne, la Reine fit publier qu'elle célébreroit solemnellement cette fête, & qu'elle feroit lire publiquement la lettre du chef de la chrétienté. Cette nouvelle attira une prodigieuse quantité de Giagues à Métomba. Dès le matin du jour de Ste. Anne, Zingha, suivie de sa cour & somptueusement parée, la lettre du Pape suspendue à son col par une chaîne d'or, & enfermée dans une bourse étincellante de diamans, se rendit à l'église. Le Pere Jean, après la célébration de la messe, prononça un discours, après lequel il lut la lettre du pape, écrite en langue Portugaise, & qu'un interprète expliquoit phrase par phrase, en langue Caffre. Zingha, qui, pen-

dant la lecture, étoit restée debout, s'avança aux derniers mots de la lettre, se mit à genoux devant le P. Jean, & reçut de lui la lettre, après lui avoir baisé la main. Ensuite Frere Ignace lui présentant le livre de l'évangile, Zingha fit hautement sa profession de foi, jura un attachement inviolable au St. Siege, baïsa la lettre, la plia, la remit dans la bourse, & retourna dans son palais au bruit des acclamations du peuple émerveillé.

Cette solemnité fut suivie d'un festin somptueux que la Reine des Giagues donna au député des Portugais & aux premiers officiers de sa cour. Deux portiques très-vastes & récemment construits, servirent de salle à manger; & Zingha consentit à être servie à l'européenne pour la première fois de sa vie, c'est-à-dire, assise dans un fauteuil, la table couverte d'une nappe, & ornée de vaisselle plate, de couteaux

& de fourchettes d'argent doré. Cette maniere de manger dut lui paroître fort étrange, ainsi qu'à tous ceux d'entre les Giagues qui étoient invités au festin; car elle étoit tout-à-fait opposée à l'usage ordinaire de cette nation. Ce n'est pas que les chefs des Jagas ne prissent dans certains jours fixés par la coutume, leurs repas en public: mais alors il n'y avoit pour toute décoration qu'un couffin au milieu de la sale, sur lequel Zingha s'afféyoit seule & les jambes croisées; on portoit devant elle, sur une planche à terre, quelques lambeaux de chair à demi-crue, sans nape, ni couteau, ni fourchette, ni plat: Zingha se faisoit de ces morceaux de viande, qu'elle déchiroit avec ses doigts, & qu'elle dévorait les uns après les autres, tandis que dix des trois cens femmes occupées à la servir, & qui se relevoient tous les dix jours, se tenoient assises, mais sans

cousin, à environ six pas, derrière
 leur Souveraine. Zingha touchoit,
 suivant ses goûts & sa voracité,
 à tous ces différens morceaux en-
 tassés devant elle, en mangeoit une
 partie, & jettoit par dessus sa tête,
 les restes à ces femmes qui se
 les disputoient & les mangoient
 avec une incroyable avidité, re-
 gardant ces morceaux dégoûtans
 comme des marques distinguées de
 la plus haute faveur. Toutes les
 fois qu'il prenoit fantaisie à la Rei-
 ne de boire, les spectateurs frap-
 poient des mains & pouffoient de
 grands cris en signe d'applaudisse-
 ment, & le premier ministre qui,
 pendant tout le repas se tenoit à
 genoux à côté de Zingha, lui fer-
 roit le petit orteil du pied gauche,
 pour exprimer les vœux de la na-
 tion, qui desiroit que cette liqueur
 mêlée avec les alimens, nourrit
 chaque partie du corps de la Sou-
 veraine, depuis le sommet de la tête

jusqu'à l'extrémité des doigts des pieds. Le repas fini, la Reine faisoit distribuer tout ce qui restoit d'alimens aux spectateurs, pendant que le premier ministre ramassoit tous les os & toutes les parcelles de viande qui pouvoient être tombées, & qu'il alloit déposer gravement dans un coffre qu'il refermoit soigneusement, de crainte que quelqu'enchanteur ennemi ne se servît de ces restes pour enforcer la Reine. Quelque sauvage que fût cette coutume, Zingha ne manquoit pas de l'observer exactement, & ne s'en écartoit qu'en faveur des ambassadeurs étrangers qu'elle admettoit à sa table. À la suite de ce festin la Reine d'Angola fit de riches présens à son premier ministre, au député de Loando & à ceux de ses courtisans qu'elle estimoit le plus. Vers le soir du même jour elle sortit avec toutes ses femmes, habillées comme elle

en amazones, & elles se livrerent sur la place de Métomba, une es-
pece de combat, dans lequel Zing-
ha, quoiqu'agée de près de 82 ans,
se distingua par la plus surprenante
agilité, par la rapidité de sa course
& le feu qui brilloit dans ses re-
gards. Ces apparences de force &
de santé étoient cependant trom-
peuses, & la Reine d'Angola tou-
choit à ses derniers jours: mais ce
qui lui donnoit cet air de vigueur
& de sérénité étoit la douce sa-
tisfaction qu'elle avoit de voir tous
ses projets, toutes ses entreprises
réussir au gré de ses espérances.
Il ne lui restoit plus qu'à veiller à
l'exécution des édits qu'elle avoit
publiés en faveur du Catholicisme,
& contre les abominables super-
stitions de l'ancien culte. Elle don-
noit tous ses soins à les détruire,
ces horribles cérémonies; mais quel-
que inflexible que fût sa sévérité
sur ce point, elle n'avoit pu en-

core anéantir ces affreuses pratiques, & chaque jour elle avoit à punir les crimes de quelques infracteurs.

L'un de ces infracteurs fut découvert, pris sur le fait, & dans le moment même ou il égorgeoit un enfant, pour rendre les enfers dociles à ses évocations; il fut conduit aux pieds de Zingha, qui le condamna à être brûlé vif sur la place publique. Le capucin chargé de disposer ce malheureux à recevoir la mort, alla conjurer Zingha de lui faire grace, persuadé que cet acte de bonté opéreroit plus sûrement sa conversion que ne pourroit le faire la vue du supplice. » Vous ne connoissez-point, lui répondit Zingha, la noirceur & la perfidie de ceux d'entre les Giagues qui préférant à mes loix les anciennes mœurs nationales, ont refusé de renoncer aux dogmes infernaux, au culte & aux cérémonies

nies fondées autrefois par l'impie Ten-ba-dumba , & approuvées par les barbares Singhillos. Tel fut toujours le caractère des Jagas , que la douceur ne peut qu'irriter leur atrocité ; la sévérité les abat , la clémence les enhardit. Mais , afin que vous soyez convaincu par vous même de l'invincible obstination de ces ames perverses , je veux bien accorder la vie au malheureux auquel vous vous intéressez , quelque assurée que je sois de le voir se replonger bientôt dans toutes ses anciennes abominations .»

Zingha ne se trompoit pas , ce scélérat n'eut pas plutôt reçu la nouvelle de la grace qui venoit de lui être accordée , qu'indocile aux avis & aux exhortations du missionnaire , il alla soulever quelques-uns de ses pareils , & ceux-ci ne doutant point que la Reine ne les craignît , puisqu'elle n'osoit les punir , s'abandonnerent à toutes les an-

ciennes superstitions, & poufferent même l'audace jusques à demander hautement qu'on retablît & le culte fondé par Ten-ba-dumba & l'usage des victimes humaines; enforte que Zingha fut obligée, ainsi qu'elle l'avoit prévu, de recourir à la plus exemplaire sévérité, & d'effrayer les coupables que ses bontés n'avoient pu ramener.

Pendant que cette Souveraine consacroit tous ses soins au bonheur de son peuple, & aux moyens d'étendre la lumiere de l'évangile, le Capucin qui avoit succédé auprès d'elle au P. Antoine de Gaëte, fut obligé d'aller visiter ses catécumenes sur les frontieres d'Angola; il en demanda la permission à Zingha qui ne la lui ayant accordée que malgré elle, le vit avec douleur s'éloigner de Métomba, où, contre son attente, il devoit cependant rentrer incessamment. En effet, il n'y avoit que deux jours

que ce religieux étoit parti, lorsque plusieurs couriers volèrent sur ses pas, & vinrent l'avertir de se hâter de se rendre à Métomba, où la Reine des Giagues dangereusement malade, le demandoit avec empressement, persuadée qu'il ne lui restoit plus que peu de jours à vivre : il revint aussi-tôt, & trouva la Reine expirante, violemment attaquée d'une inflammation de gorge; à peine elle pouvoit parler. La vue de son directeur ne ranima ses forces que pour quelques momens: elle le conjura de ne pas l'abandonner dans ses derniers instans, & surtout, aussi-tôt qu'elle auroit cessé d'être, de faire envelopper son corps dans le froc de Capucin qu'elle conservoit depuis deux ans dans son palais. Ensuite, faisant approcher le Général de son armée, ses Ministres & sa Sœur, elle leur fit promettre d'exécuter ses dernières volontés, déclarant qu'elle vou-

loit que Teudela , son premier secrétaire , fût chargé seul de l'administration pendant l'interregne , & que son confesseur réglât toutes les cérémonies de ses obseques , enfin , qu'ils travaillassent tous à concourir autant qu'ils le pourroient à la propagation du Catholicisme , & à l'extirpation totale des erreurs de l'ancien culte. Ces soins & le zele de Zingha hâterent le progrès de l'inflammation , qui bientôt gagnant la poitrine , ne laissa plus à la Reine d'Angola que le temps de recevoir les derniers secours de l'église : elle expira le 17 Décembre 1764 , à l'âge de 82 ans , laissant la nation Giague à demi policée , & inconsolable de sa perte.

Cependant le ministre Teudela n'avoit point attendu la mort de la Reine des Giagues ; elle respiroit encore , quand dans la vue de prévenir tout désordre & toute confusion , il fit rassembler l'armée

devant les portes du palais de la Souveraine expirante ; il n'y avoit point d'autre moyen de contenir les esclaves & d'empêcher leur évafion , effrayés comme ils l'étoient par la crainte d'être facrifiés aux manes de Zingha , fuyant l'ufage conftamment obfervé jufqu'alors à la mort des chefs des Jagas. Les esclaves n'étoient pas feuls en proie à la terreur ; les femmes de la Reine & généralement toutes les Dames qui compofoient fa cour étoient tout auffi agitées que les prifonniers de guerre : elles allèrent implorer la protection du Capucin Bennet & lui faire part de leurs craintes ; Bennet eût pu les raffurer d'un mot ; il eut la dureté d'ajouter à leur confternation , par les ordres qu'il leur donna de fe tenir renfermées dans le palais, dont il fit fermer les portes & garder toutes les iffues par des foldats armés.

Pendant ces momens de terreur, le conseil assemblé disposa de la couronne en faveur de la Princesse Bar-ba, Sœur de la Reine d'Angola. Dès que cette élection fut faite, on ouvrit la grande porte du palais, où les principaux officiers du royaume furent convoqués: on alla recevoir la Princesse Bar-ba qui se montra au peuple les yeux baignés de larmes. Dans toute autre circonstance, les Giagues qui chérissent & respectoient Bar-ba, eussent témoigné par des cris d'acclamation l'intérêt qu'ils prenoient à l'élévation de leur nouvelle Souveraine: mais dans ces momens de douleur, Bar-ba n'entendit autour d'elle que des gémissemens: elle étoit elle-même trop pénétrée de la mort de sa sœur pour se livrer à quelque autre sentiment qu'à celui de la tristesse; & l'on mit entre ses mains, & sans qu'elle parût y prendre aucune part, l'arc royal & les fleches sacrées.

Tandis qu'on s'occupoit des cérémonies du couronnement devant la nation assemblée, les femmes de Zingha s'empressoient dans l'intérieur du palais à parer son corps des plus riches vêtemens; en sorte que quand le missionnaire chargé de la direction de la pompe funebre arriva pour envelopper le cadavre d'un froc de Capucin, suivant les ordres de Zingha, il fut fort étonné de cette somptueuse décoration, & il eut beaucoup de peine à obtenir des femmes qui avoient habillé Zingha, qu'elles substituassent à ces étoffes précieuses l'habit religieux qu'elle avoit elle-même si soigneusement conservé pour cet usage: ses dernières intentions furent cependant suivies, & le corps de Zingha fut transporté dès le soir même hors du palais, dans une petite chapelle, où il fut déposé, assis sur une espece de cou-

che ou de lit de parade ; les jambes croisées & la tête appuyée sur la poitrine de l'une des femmes de la Reine. Le convoi fut fixé au lendemain matin ; il fut pompeux ; le corps porté par douze Dames Gaiques , étoit accompagné de cent soldats sans armes , précédés de toute la musique militaire , qui faisoit retentir les airs des sons les plus plaintifs : ces soldats étoient suivis de l'armée entière rangée sur quatre colonnes , & commandée par le Général Y-venda.

Ce fut dans cet ordre que le convoi funebre se rendit à l'église de Métomba , & c'étoit à la première des Dames d'honneur de la Reine qu'Y-venda devoit , suivant l'usage , remettre le corps de Zingha ; mais à l'instant où celle qui devoit remplir cette cérémonie s'avançoit pour recevoir le corps , elle fut saisie d'une telle terreur en jettant les yeux sur la fosse où la
Reine

Reine devoit être inhumée, qu'elle jetta des cris perçans, & se mit à prendre la fuite: toutes les femmes rassemblées dans l'église, firent comme elle; les esclaves qui marchaient deux à deux à la suite du convoi, suivirent l'exemple des femmes; en sorte que la crainte du sacrifice se communiquant de proche en proche, des esclaves aux femmes, de celles-ci aux soldats, des soldats à leurs Officiers jusqu'à Y-venda lui-même, il ne resta plus dans l'église que le corps de Zingha & deux vieux Capucins qui acheverent seuls l'enterrement & comblèrent la fosse. Ce ne fut que trois ou quatre heures après que quelques Giagues s'étant hazardés à rentrer dans l'église, & n'apercevant plus de tombe ouverte, allerent rassurer le peuple, les soldats, les esclaves & les femmes. Il y eut le lendemain un service solennel dans la même église, au-

M

quel la Reine Bar-ba ne se sentit point la force d'affister, tant son ame étoit abattue par la douleur. Ce service étoit à peine fini, que plusieurs d'entre les principaux Officiers de l'armée, vinrent dire au supérieur des missionnaires qu'il convenoit de célébrer un *Tom-ba* en mémoire de Zingha, que les soldats s'y attendoient, & qu'il seroit très-dangereux de leur refuser ce spectacle.

Le *Tom-ba* des Giagues consiste à immoler un très-grand nombre des victimes humaines, qui sont préparées ensuite, & servies aux parens & aux amis du chef en l'honneur duquel ces horribles sacrifices ont été faits; & ce repas est suivi de danses très-lascives. Le bon religieux frémit d'horreur à cette étrange proposition; mais le ton de ces Officiers lui faisant juger que leur résolution étoit prise, & qu'il seroit très-imprudent d'imiter dans

cette circonstance l'exemple du P. Bennet lors de l'enterrement de Salvador, il répondit d'un air tranquille, que c'étoit également l'intention de la nouvelle Reine, que l'on célébrât un Tomba; mais qu'il se flattoit que cette fête s'exécutoit suivant les volontés suprêmes de Zingha qui l'avoit ordonnée avant que de mourir: qu'ainsi l'on permettoit à l'armée & au peuple d'observer dans ces jeux tout ce que les anciens Giamgues avoient été jusqu'alors dans l'usage d'y observer, à l'exception néanmoins des victimes humaines, dont la coutume étoit sévèrement proscrite, de-même que celle des danses lascives; que quant au reste, la nouvelle Souveraine s'en rapportoit au zele des soldats & à l'amour du peuple pour la mémoire de Zingha. Contens de la permission qui leur étoit accordée les Officiers promirent d'épargner le

sang humain, & cette fête qu'un refus absolu n'eût point empêchée & qu'il eût au contraire rendue abominable, se passa avec autant de décence que si Zingha elle-même y eût présidé.

Le Regne de Bar-ba fut très-court; elle avoit des vertus, mais beaucoup moins de talens que la Reine d'Angola; ce ne fut point elle, ce fut Y-venda qui régna; ce guerrier féroce n'étoit rien moins que propre à policer une nation sauvage: aussi les loix cruelles de Ten-ba-dumba ne tarderent que peu d'années à prévaloir sur les sages réglemens de Zingha, ou plutôt du Pere Antoine de Gaëte, qui eut avant sa mort la douleur de voir les Giagues plongés dans tous les vices de leur ancienne corruption & dans l'affreuse nuit de leur première idolâtrie.

FIN.

112022

AB: 112022

S

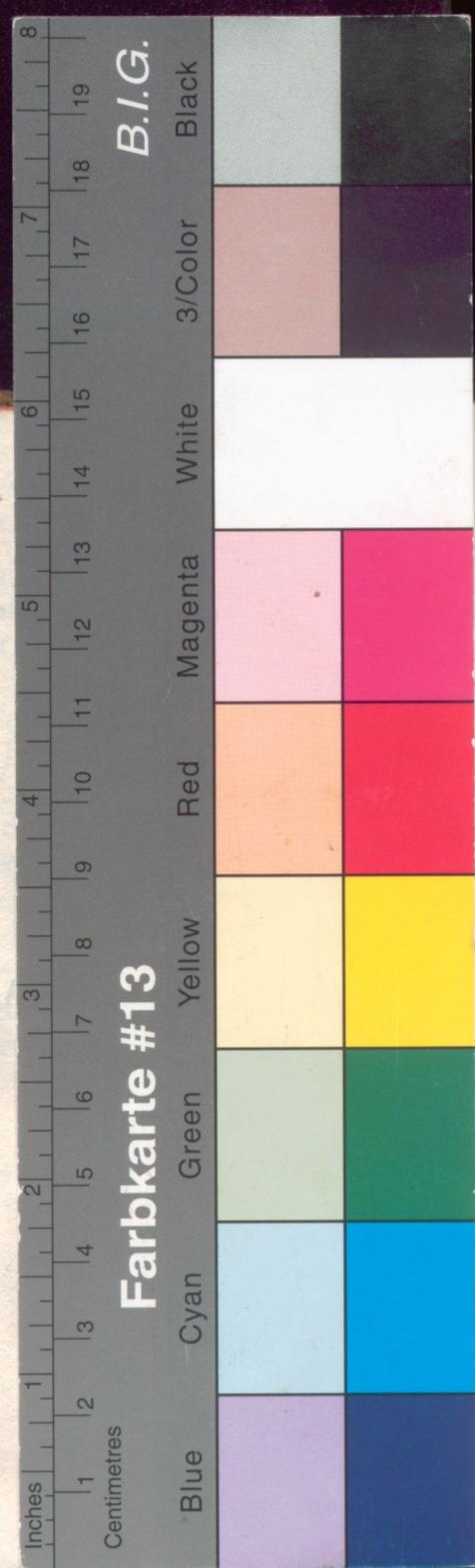
p. 112

X2365650

DL 2766 $\frac{K}{30}$







ZINGHA,
REINE
D'ANGOLA.
HISTOIRE AFRICAINE,
EN DEUX PARTIES.
PAR M^r. L. CASTILHON.

SECONDE PARTIE.

A BOUILLON,
Aux dépends de la Société Typographique.

M. DCC. LXIX.